4e Année Nº 161 Le Nº 0$50 Jeudi 30 Sept. 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'entrée de la Pagode du Petit Lac à Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 161 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 30 septembre 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 25 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 30 $ 00 — Six mois 20 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Le rapport de présentation de la Charte du Travail (7 octobre 1941)	1
Japon 1943 (suite), par le Docteur RIVOALEN (Fragments d'un Journal de voyage)	3
Coutumes laotiennes. — Le mariage, par Thao VIBOUN	6
Le coton en Indochine, par I. A.	12
Humour annamite	15
Les plages indochinoises. — Le cap Saint-Jacques, par X.	16
Images du Sud, par Pierre ANDELLE	23
Tonkin 1943. — Interview de M. le Résident Supérieur Haelewyn	28
La Semaine dans le Monde	30
Revue de la Presse Indochinoise	31
La Vie Indochinoise	33
Solution des mots croisés n° 129	34
Mots croisés n° 130	35

L'expérience a montré que, partout où des hommes de bonne foi se réunissent pour une explication loyale et franche, les oppositions s'atténuent, les malentendus se dissipent, l'accord s'établit, dans l'estime d'abord, dans l'amitié ensuite.

Ainsi s'exprimaient les Ministres LUCIEN ROMIER et HENRY MOYSSET dans le rapport de présentation de la Charte du Travail (7 octobre 1941), charte dont nous avons esquissé les grandes lignes dans notre précédent numéro. Voici le texte de ce rapport de présentation dont nos lecteurs apprécieront l'élévation de pensée.

"MONSIEUR le Maréchal,

L'élaboration d'une Charte du Travail, la détermination de rapports harmonieux et justes entre les patrons, les ouvriers, les techniciens, les artisans ont été, depuis quinze mois, l'objet de vos plus constantes préoccupations.

A tout instant, dans vos audiences, au sein du Conseil du Gouvernement, dans vos messages et dans vos discours vous avez rappelé votre désir d'imprégner d'un esprit social et novateur les grandes règles de l'organisation française du Travail.

Le projet que nous avons l'honneur de vous soumettre est le résultat d'un travail considérable. Il s'appuie sur les vœux émis dans les cahiers nombreux que vous ont adressés le 1er mai dernier les provinces françaises. Il s'inspire de l'abondante documentation que vous avez recueillie et que vous avez bien voulu nous transmettre. Il s'inspire enfin largement des travaux qui vous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ont été soumis au cours des trois sessions du Comité d'organisation professionnelle créé le 28 février dernier. Ce comité a pleinement compris l'orientation qu'il convenait de donner au monde du travail. Il a montré par une déclaration solennelle qu'il fallait rompre définitivement avec le vieux système de la lutte des classes.

C'est dans cet esprit qu'il a travaillé et c'est dans cet esprit que nous avons rédigé le projet de la Charte.

La Charte précise les grandes règles qui régiront désormais les rapports des travailleurs aussi bien dans l'exercice de leur métier que dans le développement de leur vie matérielle et morale. Elle s'adresse à l'industrie et au commerce, aux petites, moyennes et grandes entreprises. Elle n'a pas la prétention d'apporter par elle-même des satisfactions directes, mais elle crée des institutions aptes à engendrer une atmosphère plus propice à la justice pour tous et à la propriété pour chacun.

Nous tenons à souligner deux réalisations concrètes dont les grandes lignes sont édictées par la Charte.

Elle fixe tout d'abord les principes des modes de détermination des salaires, mettant ainsi un terme à la plus grande source d'injustices et à toutes les luttes intestines dans le monde du travail.

S'inspirant des directives que vous avez données récemment encore, tendant à instituer une participation aux bénéfices des collaborateurs des entreprises, elle décide ensuite que les prélèvements effectués sur ces bénéfices serviront à la création d'un fonds commun destiné à améliorer la sécurité et le bien-être de ces collaborateurs.

La Charte renforce ainsi davantage encore la solidarité déjà si réelle entre les travailleurs et leurs industries. Il est vain de penser que des ouvriers puissent être heureux au sein d'une industrie en détresse. La prospérité des entreprises conditionne le bien-être de leurs membres.

La pierre angulaire de la Charte réside dans la création de Comités mixtes sociaux au sein desquels se trouveront réunis tous les membres d'une même profession. Le Comité social sera pour la profession d'aujourd'hui, pour la Corporation de demain, le véritable animateur de la vie professionnelle et de tout ce qui se rapportera à ceux qui concourent à une même production. Il recevra par surcroît la mission d'assurer la condition sociale de la profession. Il aura sa Maison commune où tout homme appartenant à une entreprise de la profession sera sûr, quel que soit son rang et sa classe, de trouver encouragement, aide et protection.

L'expérience a montré que, partout où des hommes de bonne foi se réunissent pour une explication loyale et franche, les oppositions s'atténuent, les malentendus se dissipent, l'accord s'établit dans l'estime d'abord, dans l'amitié ensuite.

C'est en utilisant les bases de l'organisation professionnelle que sera réalisée, dans un esprit nouveau, la jonction de tous ceux que la vie sociale appelle à collaborer.

Les Syndicats ont donc leur place dans cet ordre nouveau. Ils auront la double mission de discipliner les libres réactions de leurs adhérents et de participer à la formation des Comités sociaux. Mais ces Syndicats ne seront plus les Syndicats de tendance du passé. Ils demeurent voués dans chaque profession à la réalisation d'une grande catégorie sociale : patrons, ouvriers. Ils seront désormais obligatoires pour être forts, uniques, pour être francs. Leur activité sera désormais strictement limitée au domaine de leur profession. Ils vivront et fonctionneront sous l'autorité des Comités sociaux et en s'inspirant de leur doctrine qui ne saurait être elle-même que celle du Gouvernement.

Nantie de cette Charte sociale, la famille professionnelle apparaîtra comme un corps nouveau et vivant. Elle respectera les lois de l'Etat et l'Etat la respectera. Elle servira ainsi de base à la création de futures corporations qui restent le grand espoir de l'avenir français, celui de constituer avec fruit la tâche que jusqu'ici nos soucis ne nous permettaient de réaliser que partiellement. Ces Corporations ne se réaliseront que dans une heureuse articulation des liens sociaux et des intérêts économiques. Leur interpénétration est une œuvre de longue haleine. Mais la Charte du Travail désigne déjà les liens sociaux. Elle repose par surcroît sur une division de nos activités en grandes familles professionnelles au sein desquelles se créeront les sections nécessaires, notamment les Sections artisanales dont l'ensemble fournira une première base de l'œuvre corporative.

La Charte du Travail ne peut, par elle-même, atteindre les buts qu'elle se propose dans l'avenir sans définir en tête de ses articles l'élément spirituel qu'elle contient. Cet élément spirituel, Monsieur le Maréchal, c'est le vôtre. C'est celui que vous avez communiqué à la France et dans lequel s'exprime la Révolution Nationale, par sa justification la plus pure. Cet élément spirituel, c'est l'aspiration vers un ordre nouveau où seraient assurés la primauté de la Nation et des biens communs professionnels sur les intérêts particuliers, la collaboration confiante, loyale et permanente de tous les membres de la profession en vue de réaliser la vie sociale et la prospérité des entreprises, le respect d'une hiérarchie fondée sur le travail, le talent et le mérite, le développement progressif des réalisations sociales destinées à satisfaire les intérêts et les aspirations légitimes des travailleurs.

La paix sociale est le but suprême. Les institutions du passé ne peuvent être maintenues que dans la mesure où elles expriment le génie libre et divers de la Nation.

L'avenir est encore riche chez nous d'idées, d'efforts et de sacrifices. C'est vers cet avenir que nous nous tournons résolument, sûrs de l'assentiment des patrons, des ouvriers, des techniciens, des artisans, désormais convaincus que l'intérêt professionnel ne trouvera sa sauvegarde que dans l'intérêt collectif.

C'est dans cet esprit que nous avons l'honneur, Monsieur le Maréchal, de vous soumettre cette Charte que le pays attend, que le monde du Travail a longuement souhaitée et qui, par son ampleur comme par sa nouveauté, prendra logiquement sa place dans la série des textes de la Constitution de la France nouvelle. » (1).

(1) N. D. L. R. — Le texte ci-dessus a été diffusé par la Voix de la France en 1942. Il se peut qu'il comporte des inexactitudes ou des incorrections de forme, résultant des difficultés inhérentes à toute écoute radiophonique (parasites atmosphériques, mauvaise propagation, diction trop rapide, etc.).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JAPON 1943

par le Docteur RIVOALEN (*Suite*)

(*Fragments d'un Journal de voyage.*)

Futami, 24 avril, 19 heures. — Il nous était réservé, à la fin de cette épuisante journée, de goûter les charmes d'un nouveau séjour de plaisance. Un petit chemin de fer, qui semble d'intérêt local par les dimensions, mais général par sa clientèle, nous a menés jusqu'à Futami, petite station balnéaire du Pacifique. C'est une simple rue qui court le long du rivage, bordée exclusivement d'auberges et de boutiques. Les amateurs de « shopping » sont servis à souhait. Il y en a parmi nous de passionnés, surtout les délégués chinois qui opèrent de véritables rafles dans les bazars. J'en vois déjà une grappe serrée autour d'un éventaire, qui justifie, il est vrai, cette agglutination. On y vend des huîtres comme sur le Vieux Port à Marseille, mais elles coûtent un peu plus cher : 45 cents la pièce. De plus, on ne les mange pas, on se contente d'empocher les perles qu'y découvre le couteau diligent de la marchande : une ou deux, parfois même trois, suivant la chance, d'une taille et d'un orient très variables. Le jeu est passionnant, même quand on n'est pas Chinois. Au bout d'un quart d'heure j'ai les poches remplies, à peu de frais, de nombreux cadeaux en réserve. Nous sommes ici, m'explique le général Morishima, tout près de Toba, le grand centre d'élevage des huîtres perlières. On m'a dit que leur commerce subit une crise menaçante. Cette vente-surprise a-t-elle la valeur d'un expédient ? Je fais part de cette hypothèse à mon interlocuteur qui sourit et me répond que seul le fretin vient alimenter ce marché populaire.

Sur ces entrefaites, nous avons perdu le guide, cet excellent M. Toma, que l'Office du Tourisme a chargé de notre cantonnement tout au long du circuit. Heureusement, les traces de nos compagnons existent. Il suffit de les chercher à la porte des hôtelleries, dans les alignements de chaussures qui, mieux qu'une réclame de guide, renseignent sur la qualité de la clientèle. De loin, les bottes du Mongol nous attirent comme un signal.

Il y a beaucoup de bien à dire des auberges japonaises et l'éloge à peu près unanime des voyageurs est légitime dans l'ensemble. Malheureusement, il est impossible de s'y asseoir, à moins d'être naturellement adapté ou sportivement entraîné à l'utilisation des coussins. Pour un soir, ce détail est sans importance. Notre chambre donne sur une plage plantée de pins, où bat le ressac monchalant d'un océan vraiment pacifique. C'est la plus méditerranéenne des plages d'Extrême-Orient. Un tel voisinage n'est-il pas la plus belle parure de ce gîte d'étape ?

Nara, 26 avril, 8 heures. — J'ai quelque regret d'abandonner si vite le séjour de Nara. Est-ce la richesse de ses temples ou de ses musées, où l'histoire de l'art religieux japonais s'illustre des exemplaires les plus précieux ? Est-ce le charme de ses immenses pelouses où folâtrent les daims sociables ? Est-ce enfin le confort de son cher vieil hôtel, où le style victorien s'accorde si heureusement avec la décoration nippone ? Cette dernière raison n'est sans doute pas la moindre. Je regrette le grand hall accueillant avec ses fauteuils insondables où se prélassent des touristes de toutes les nationalités fréquentables ; son fumoir où d'austères messieurs japonais, à l'allure de diplomates, lisent gravement des revues américaines périmées ; son jardin en terrasse où d'aristocratiques enfants nippons s'ébattent autour d'une gouvernante également nippone. Le Nara-Hôtel m'apparaît comme une résidence de qualité. Mais le médecin-général Mushima ne se laisse pas attendrir ; il entraîne, dans son sillage dynamique, une théorie de regrets.

Dans le train de Kyoto, 10 heures. — Le général Morishima fait dans le compartiment un inventaire discret de son effectif. Mais tous sont là, les Chinois de Pékin, de Shanghai et de Canton, les Coréens, les Mandchous, les Mongols, les Formosans, les Thaïlandais, les Franco-Indochinois, confondus par des parlotes internationales. La promiscuité du voyage a fini par nouer des relations cordiales entre les groupes. Je garderai pour ma part le souvenir le plus vivant de quelques confrères chinois cultivés et racés, comme le docteur Feng, le savant parasitologiste de Pékin ; le docteur Hou, du Lester Institut de Shanghai ; le docteur Chang, spécialiste de la chirurgie thoracique. Ils ont acquis pendant leurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

longues études à l'étranger, pendant leurs vagabondages à travers les laboratoires, les instituts, les cliniques du Nouveau et de l'Ancien Monde une connaissance très avertie des milieux scientifiques. Devrai-je énumérer toutes les amitiés nouées en chemin ? Je fais une exception pour vous que vos vingt années d'Europe, vécues en Suisse, en Allemagne, en France, ont associé si étroitement à notre culture et à nos mœurs. N'aurait-il réalisé que ces échanges de sympathie, le Congrès de la Grande Asie médicale y trouverait sa justification.

Kyoto, 17 heures. — L'Université de Kyoto nous a reçus avec beaucoup d'honneurs. Après une fort intéressante visite de la Faculté de Médecine, nous sommes conviés à un dîner corporatif où figure le corps enseignant au complet. La prise de contact s'est déjà faite partiellement au cours de notre passage dans les laboratoires. Le professeur Mashuno nous a montré un appareil de son invention qui symbolise l'ingéniosité extrême-orientale. Tout le monde connaît actuellement l'électrocardiographe, cet instrument qui amplifie et enregistre les fragiles courants électriques produits par la contraction musculaire du cœur. Il est entré dans la pratique courante de la cardiologie. Mais le professeur Mashuno a fait mieux : il a construit un appareil, à peine contenu dans une immense pièce, avec lequel il enregistre ces mêmes courants, non plus sur un sujet couché dans la paix du laboratoire, mais par T. S. F. sur un aviateur en plein vol !... Ailleurs nous avons pu admirer un microscope électronique, haut de quatre mètres, imité des modèles d'Europe les plus récents. Nous avons parcouru des chambres froides ou chaudes à température réglable pour l'étude théorique du rendement humain en fonction du climat ; des caissons à pression intérieure variable, où l'on mesure l'influence de la pression atmosphérique sur l'homme. J'ai noté en passant le caractère utilitaire, je dirais mieux militaire, de la plupart de ces recherches.

En fin de compte, le rassemblement général s'est fait dans une grande salle qui, malgré les livres dont elle est encombrée, tient plus du salon que de la bibliothèque. Est-ce la règle, dans les Universités japonaises de meubler les salles de lecture de fauteuils confortables et d'y aménager de paisibles recoins propices à l'effacement et à la méditation ? Je le souhaite pour nos collègues nippons et retiens cette formule pour la future Faculté d'Hanoi.

Le dîner qui suit paraît moins cérémonieux que les galas de Tokyo. On a l'impression d'agapes professionnelles, plus confiantes et plus cordiales malgré l'obstacle de la langue. Les toasts n'en finissent pas de célébrer la confraternité : chaque délégation suscite un orateur, parmi lesquels, très élogieusement le docteur Anh fait entendre la voix de l'Indochine française. Je remarque que l'attention de nos collègues de Kyoto est générale au moment où quelques délégués étrangers s'expriment en allemand. En fait, la plupart des médecins japonais de notre génération le parlent couramment, comme leur langue savante, contrairement au grand public non spécialisée qui sait davantage l'anglais...

Ce dîner, malgré son caractère plus intime, est encore un repas d'hommes. Que ce soit au restaurant select, à l'auberge, à l'Université, les épouses ne figurent pas. Si quelques-uns de mes collègues n'avaient, devant moi, orgueilleusement dénombré leur progéniture, je serais tenté de croire que tous les médecins japonais sont célibataires.

Kyoto, 20 heures. — On nous avait dit au départ : « Ne manquez pas d'aller visiter à Kyoto la Maison franco-japonaise ». Le temps nous est si étroitement mesuré que nous avons dû affecter à cette visite la partie de la soirée que le banquet nous laisserait. Heureusement on dîne tôt au Japon : les repas officiels commencent à 17 h. 30 ! Nous arrivons donc à une heure décente chez l'aimable Directeur de l'Institut, M. Robert, qui nous fait les honneurs de son établissement. C'est une véritable école française. La maison est envahie par les salles de classe où des Japonais jeunes et vieux viennent bénévolement apprendre notre langue, depuis l'A. B. C. jusqu'aux finesses littéraires. Ils sont environ trois cents pour le moment, que n'attire l'appât d'aucun diplôme mais qui prennent sur leurs loisirs le temps de s'initier à la culture française. M. Robert, qui est depuis onze ans dans le pays, ne limite pas à cet enseignement prospère le domaine de son apostolat intellectuel. Il nous parle complaisamment des relations qu'il a nouées dans tous les milieux de Kyoto, cette capitale de l'intelligence et du goût japonais. Les traductions d'œuvres françaises, même ultra-modernes y connaissent un tel succès de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

librairie que Paul Valéry et André Gide sont sans doute plus connus à Kyoto que dans certaines préfectures de France. Les conférences et les manifestations artistiques qu'abrite l'Institut attirent une foule de sympathisants. Bien que leur formule et leur rayonnement soient distincts, j'associe dans mon admiration l'Institut de Kyoto à la Maison franco-japonaise de Tokyo, où M. Joüon des Longrays, entouré d'une équipe de jeunes savants, représente au Japon les formes les plus différenciées de la culture française. J'éprouve un grand sentiment de fierté à connaître la qualité du public que touche cette propagande et le genre élevé des satisfactions qu'il recherche à notre contact. Dans un monde où se joue furieusement la suprématie des armes, cette primauté de l'esprit est le refuge de notre espérance.

Osaka, 28 avril, 8 heures. — Osaka et Kyoto, bien que proches voisines ne se ressemblent guère. On se demande comment deux cités de cette importance peuvent affirmer, à 50 kilomètres de distance, des personnalités aussi totalement opposées. Ici règne le businessman, là-bas l'artiste. Le hall du palace Shin-Osaka est rempli d'hommes d'affaires qui portent des lunettes à monture d'or et des complets à la mode de Londres. La hâte de leurs gestes, l'agitation de leurs conciliabules, le volume de leurs serviettes affirme ici la primauté du négoce. Je ne puis m'empêcher de préférer Kyoto et ses mille temples, et le cadre de ses collines protectrices, et son parfum d'histoire. Quelles que soient les richesses et les curiosités d'Osaka, elles n'effaceront pas le souvenir de nos visites aux jardins sacrés, ni de l'excursion au pont de Aroshiyama, où la jeunesse de Kyoto vient canoter sur l'eau transparente. Le Miyako Hôtel lui-même, dont les étages escaladaient la montagne jusqu'à des terrasses fleuries, avait tous les charmes qui manquent au bruyant palace d'Osaka.

12 heures. — Le long des quais populeux qui mènent de l'Université à l'hôtel, j'évoque le souvenir de Lyon, ville grave comme Osaka, où s'affirment parallèlement le prestige des études et de l'industrie, et qui s'enorgueillit autant de sa Faculté de Médecine que de ses tissages. Les collègues d'Osaka nous ont donné les plus brillants aperçus de leur activité scientifique : nous avons visité des laboratoires qui semblent plus riches et plus actifs que partout ailleurs. Longuement, le professeur Taniguchi nous a exposé ses travaux sur les virus filtrants ; j'ai même eu la primeur de ses études toutes récentes sur la dengue, dont il a réussi à acclimater le virus sur le cerveau de la souris, comme on l'a fait pour la fièvre jaune. J'ai écouté avec le plus vif intérêt l'exposé du professeur Kinoshita sur le cancer expérimental, obtenu pour la première fois sur le rat par l'absorption d'une substance chimique par voie buccale. Enfin, j'ai vu, au milieu de ses souches et de ses étuves, le professeur Imamura, l'apôtre du B. C. G., le plus pur représentant de la médecine française au Japon. Il appartient à cette pléiade de savants qui diffusent dans le monde et enrichissent de leurs travaux personnels la découverte de Calmette. Grâce à lui, le B. C. G. connaît au Japon la faveur du monde officiel et du monde scientifique. Imamura a connu Calmette ; il a été en France et peut s'exprimer dans notre langue ; son visage s'éclaire lorsqu'il parle à des médecins français. Un attachement comme le sien à la science française, dont j'ai retrouvé par ailleurs d'autres touchants exemples, montre quel degré de riche collaboration on pourrait atteindre en se connaissant davantage...

Chemin faisant, je fais le bilan de tout ce que nous avons vu ce matin : cela fait beaucoup d'appareils, de microscopes, de souris blanches. J'ai l'impression confuse qu'il manque quelque chose à cet ensemble. Au fait, il manque au milieu de tous ces souvenirs techniques l'image d'un malade dans son lit. Une fois de plus, nous n'avons pas visité de salles d'hôpital. Nos collègues japonais paraissent attacher plus de prix à la médecine expérimentale qu'à la clinique. C'est une tendance assez moderne, en face de laquelle il est salutaire de voir se maintenir les traditions de la médecine française.

(*A suivre.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COUTUMES LAOTIENNES

LE MARIAGE

par THAO VIBOUN

Le Code laotien énumère au long de plusieurs articles, les conditions d'âge, de consentement des époux et des parents pour la validité du mariage. Celui-ci, précise le législateur, doit se célébrer devant témoins, suivant « les anciennes coutumes laotiennes ».

***

On se marie au Laos aux mois pairs : deuxième, quatrième et douzième mois... Le mois préféré, cependant, est le sixième. C'est le mois où l'on apprête les longs *bang fai* (1) qui, amadouant les esprits, vont demander au ciel un peu d'eau pour la terre assoiffée, le mois où, sous les limpides clairs de lune, les joyeux *phoubao* (2) chantent doucement par les rues d'ombre silencieuses.



Phoubao dansant au son du khène.

Je suis le phoubao vaillant, le gendre rêvé ;
Si la petite sœur m'aimait, je serais son mari.
Je suis le phoubao qui demande à servir
Marchant devant, le sac rouge au dos (3).
Et quand sera achevée la moisson
Je demanderai à aider à la rizière !

Le sixième mois, c'est également la dernière limite, car au huitième, les « gendres vaillants » n'osent point troubler les travaux des champs et il faut ensuite, jusqu'au douzième mois, respecter le carême bouddhique (4).

On se marie donc aux mois pairs et seulement dans les quinze premiers jours de la lune, pour que la destinée des époux monte et croisse comme le disque immaculé et toujours plus brillant de l'astre de Vénus...

CONDITIONS DU MARIAGE

Les coutumes laotiennes exigent la demande préalable, la remise — obligatoire — du *Kha khun Phi*, tribut payé aux génies tutélaires, et la remise — facultative — du *Kha Dong*, sorte de dot qui, au contraire de ce qui se fait en Europe, est payée par l'époux à l'épouse ou à ses parents.

Le Kha khun Phi est fixé par le Code — qui, en cela, a sanctionné la coutume — suivant un tarif ascensionnel, allant de 10 piastres (fille du peuple) à 150 piastres (fille du roi de Luangprabang), en passant par tous les échelons de la hiérarchie sociale du pays lao...

Le Kha Dong, juridiquement facultatif, est pratiquement lui aussi, obligatoire ; comme le montant n'en est pas fixé, il est l'occasion où la vanité humaine se donne libre cours... C'est ainsi qu'on a vu des Kha Dong de trente piastres (minimum) et des Kha Dong atteignant des milliers de piastres et s'ajoutant à plusieurs *bat* (5) d'or...

Mais ce sont là tarifs toujours acceptés quand l'accord est établi ; ils ne servent au surplus que pour éblouir le monde...

... Depuis plusieurs mois la mère du phoubao, accompagnée d'une ou de deux vieilles parentes, ou seulement ces dernières, sont venues jacasser chez la mère de la phousao, et, au hasard de

(1) Fusées.

(2) Jeune homme.

(3) Marque distinctive du chef de convoi.

(4) Du 15e jour de la lune croissante du 8e mois au 15e jour de la lune croissante du 11e mois.

(5) Poids d'or valant 15 grammes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la conversation sur le beau temps et la pluie, le mérite des bonzes, la qualité de la récolte et les mérites de Nang Phèng Phan (1), ont demandé si cette dernière n'était pas déjà en âge de se marier. Question qui ne trompait personne et la mère de Nang Phèng Phan pouvait en toute liberté, et apparemment sans froisser personne, dire que sa fille était trop jeune et devait attendre encore quelque temps avant de se marier, ou, au contraire qu'aucun garçon du pays ne l'aimait et qu'elle ne trouverait, certes pas... preneur. Cette dernière réponse avait été comprise ; c'était l'acquiescement et, en parlant des phoubao du village, le nom de Thao Chuong (2) avait été plus d'une fois avantageusement glissé. Puis l'on s'était séparé avec force congratulations : quelques verres d'alcool ont peut-être été bus en chiquant...

Des émissaires diligents mais non tout à fait discrets furent ensuite envoyés de part et d'autre pour régler les questions matérielles et un jour arriva la demande officielle : plateaux de fleurs, cierges, chiques de bétel et cigarettes... Et l'on convint du jour de la cérémonie.

Le Laos n'est pas grand, le village laotien non plus : les bouns et les ngans n'ont pas manqué qui ont mis en présence l'un de l'autre les deux jeunes gens, et plus d'une fois sans doute, ensemble ils ont cueilli des fleurs pour la pagode ou joué au *Mark poun Ya* aux veillées funèbres...

OM

C'est la demande officielle ; elle a lieu la veille même de la cérémonie du *Soukhouan,* proprement dite.

Elle consiste dans des offrandes comprenant des chiques de bétel, des cigarettes, des gâteaux et des victuailles. Dans certaines régions, c'est à cette occasion qu'on apporte le Khadong (3).

A l'heure fixée, les parents du jeune homme ayant rempli de gâteaux et recouvert de houppes en forme de cône renversé le nombre de plateaux (4) demandés, les fait porter par autant de jeunes filles, à l'exception expresse des veuves et des divorcées, jusqu'à la maison de la fiancée, le bétel et le tabac en avant, les gâteaux au mi-



Un « Basi » de mariage.

La nouvelle, lancée comme graines au vent, avait, en moins de rien, fait le tour du village ; les parents apportèrent leurs félicitations, et les phoubao et les phousao de taquiner les uns Nang Phèng Phan, les autres Thao Chuong, l'un et l'autre muets, sans esprit et, semble-t-il, sans réaction devant l'inévitable et la décision des parents. Jusqu'au jour de leur mariage les deux fiancés n'échangeront pas un mot.

Des esprits « modernes » pourraient ici s'étonner de ce qu'on n'eût point demandé l'avis des intéressés. Non. Si le Code exige le consentement des époux, dans de nombreuses familles — et non des moindres — on n'en fait aucun cas. Non, il n'est pas nécessaire que les futurs époux se connaissent, à fortiori, qu'ils s'aiment. L'idée qui prévaut encore dans notre libre Laos, c'est que l'homme et la femme sont comme sable et eau lesquels ne peuvent pas ne pas s'accommoder l'un de l'autre... On dit encore que c'est la cire sur le feu, l'huile sur le tapis...

Qu'on ne crie pas cependant à la tyrannie !

lieu, et les faix de viandes et de poissons après.

Le cortège avance lentement, parmi les gémissements du gong de cuivre qui prend le ciel à témoin, les trilles joyeux du khène, les cris de plaisir des hommes applaudissant les chanteurs et les chanteuses inlassables.

Dans sa maison, la mariée, en costume de grand apparat — habillée comme elle le sera le lendemain pour le Soukhouan —, attend, entourée d'une demi-douzaine de jeunes filles de son âge, ses amies ou ses voisines. Elle recevra elle-même les offrandes, donnera une gratification à chaque porteuse, mais seulement après qu'une parente aura posé un certain nombre de questions

(1) Nom de la jeune fille ou phousao.
(2) Nom du prétendant.
(3) Prix de l'alliance qui n'est pas prix d'achat de la jeune fille.
(4) 100 ou 200 suivant les exigences de la famille de la fiancée (voir plus bas, les questions et les réponses).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à un représentant du camp du demandeur et obtenu satisfaction.

LA FEMME. — D'où vient le seigneur ? A travers quels monts est-il passé, et quel est son désir ?

L'HOMME. — Nous arrivons d'un palais tout de pierre bâti, où l'or et l'argent s'entassent incalculables. Chaque jour nous apporte des trésors d'or ; chaque nuit, d'argent. Nous vous apportons le bonheur, et puissiez-vous être heureux jusqu'à la fin de vos jours.

LA FEMME. — Dans votre pays, n'y aurait-il pas de femmes qui fussent assez belles car, nous semble, sont nombreuses les filles de votre Souverain. Pourquoi abandonneriez-vous votre pays et qui s'en occuperait ?

L'HOMME. — Les filles du peuple de là-bas sont en nombre très grand, mais aucune n'a attiré, ne fût-ce que de la moitié d'un corps, les yeux de Chuong ; aussi a-t-il dû traverser des espaces infinis pour venir solliciter la perle de ce pays. Invitez-le donc à venir dans ce pays, et je lui offrirai ma jeune fille. O messagers, êtes-vous satisfaits ? Si vous ne l'êtes pas, je vous réponds tout net que nous ne vous agréons pas.

L'HOMME. — Oui, oui, nous vous remercions des déclarations aussi nettes, et nous nous y conformerons. Qu'un pont enfin relie nos deux cités, et nous, nous viendrons ici, continuer à servir notre maitre Phagna Chuong.

LA FEMME. — La coutume de chez nous dit : « Cent cadeaux ne servent qu'à amadouer les *phis ;* si l'on veut vraiment épouser, il en faut mille ».

L'HOMME. — Grâce, nous vous demandons grâce ! Laissez-nous vous apporter seulement cent objets, parce que nous habitons loin et si vous exigez mille cadeaux vous nous plongerez dans le plus cruel embarras.

LA FEMME. — O messagers, êtes-vous vraiment en mesure de nous apporter de suite cent cadeaux, de la main à la main ?



Un cortège de mariés, précédé par deux porteuses de Phakhouan.

Nous, ses serviteurs, nous avons passé monts et vaux, et parcouru de longues distances. Nous n'avons pu résister à l'ordre de Phaya Chuong qui se consumait de désir, car nous sommes ses serviteurs. On dit, et la renommée nous en est parvenue, que c'est Nang Phèng Phan, la fille du Souverain de ce pays, qui est la plus jolie et dont le teint est pareil à la lumière du jour. Nous vous demandons sampot et tissu pour habiller Phaya Chuong.

LA FEMME. — O vous, illustres messagers, sachez que je n'ai qu'une jeune fille dans la maison ! Si elle doit aller rejoindre Phagna Chuong, la maison serait vide, mais si, au contraire, Phagna Chuong voulait venir ici continuer nos traditions, je ne m'y opposerais pas (1). La ville, et la population sont contentes et consentent à se mettre sous la protection de Phagna Chuong.

L'HOMME. — S'il n'y a que cent cadeaux, nous ne pourrons rien vous refuser, et nous vous les apporterons.

LA FEMME. — Le poignard au manche de verre et au cran d'arrêt en or, l'avez-vous apporté ?

L'étoffe de la coiffure qui mesure huit brasses ;

Sampot de soie, et vêtement curieux, les avez-vous apportés ;

Le bouquet de fleurs aux couleurs éclatantes, l'avez-vous apporté ?

L'HOMME. — Le poignard au manche de verre et au cran d'arrêt en or, nous l'avons apporté ;

(1) Le marié est tenu, en effet, de venir vivre quelque temps dans la maison de ses beaux-parents.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'étoffe de la coiffure qui mesure huit brasses, nous l'avons apportée ;

Sampot de soie et vêtements curieux, nous les avons apportés ;

Le bouquet de fleurs aux couleurs éclatantes, nous l'avons apporté ;
En quantités innombrables ;

Nous avons des paniers remplis d'argent, d'autres remplis d'or, d'autres remplis de vêtements ;

Tout, nous avons toutes choses, des victuailles, viande portée par deux, poissons sur fléaux ;

Tout, en entier, et toutes choses par centaines pour vous les offrir.

Nous vous les offrons solennellement, et nous vous demandons en grâce, maintenant, de nous montrer votre jeune fille.

LA FEMME (*s'adressant à ses parents et amies*). — Comment faire, nous autres ?... Les messagers de Phagna Chuong demandent que nous leur montrions notre jeune fille...

(*A l'homme*). — Etes-vous sincères, seigneurs, et désirez-vous vraiment la voir ? Car si elle était toute noire ?

L'HOMME. — Fût-elle noire comme le fruit du *mak va,* fût-elle noire comme le corbeau, fût-elle difforme, nous n'y renoncerons pas.

LA FEMME (*appelant la jeune fille*). — Eh ! nos servantes, toutes tant que vous êtes, apprêtez notre jeune fille pour la montrer aux messagers de Phagna Chuong.

SOUAT MON LOT NAM YEN

Le soir de ce jour, après dîner, le jeune homme se rend chez sa fiancée et, avec elle, assiste à la prière des bonzes bénissant l'eau contenue dans des bols à aumône. Un cordon de coton blanc relie entre eux les bonzes, les bols à aumône et les deux fiancés.

L'eau bénite est précieusement conservée toute la nuit. Le lendemain, à la première heure du matin, les mêmes bonzes, les parents et les amis viendront en baigner copieusement les deux jeunes gens. Puis, quand ceux-ci se seront essuyés et qu'ils auront changé leurs vêtements mouillés contre des effets nouveaux, ils viendront encore faire ensemble leur aumône matinale aux bonzes qui les béniront une fois encore.

LE SOUKHOUAN

C'est ensuite le Soukhouan (1) dont l'heure est fixée par les vieux calculateurs après étude minutieuse de leur horasat. Il a lieu chez la jeune fille.

Après un Soukhouan « de famille » célébré chez lui-même, le marié se rend à cette dernière cérémonie en cortège composé de porteurs du matériel de couchage, nattes, matelas, coussins, du « phakhouan » qui se dodeline majestueusement, des chanteurs et des chanteuses, des porteurs de sabres et d'épées et de tous les accessoires de son service. Il a à ses côtés deux phoubao — ses camarades — qui le protègent avec deux ombrelles.

A l'arrivée chez la mariée, courte station.

Des gardiens vigilants, qui ne sont pas sans avoir bu plusieurs verres d'alcool, défendent jalousement et comiquement la porte de la maison



Deux jeunes mariés après la cérémonie du Soukhouan.

de Nang Phèng Phan ; ils ne peuvent ouvrir que contre versement d'une certaine somme... ou d'alcool. Il faut s'exécuter. On s'exécute. Et les deux camps, buvant ensemble et trinquant, ouvrent la porte de la clôture, non sans force plaisanteries et quolibets.

Le jeune homme parvient à l'escalier de la

(1) Cérémonie proprement dite du mariage. Nous en parlerons dans un prochain numéro.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maison. Il ne pourra y monter qu'après avoir posé les pieds sur un morceau de pierre recouvert d'une feuille de bananier pour que les servantes ou, suivant le cas, les jeunes sœurs de la mariée, les lui lavent copieusement. Il doit payer comptant ce service avant d'aller s'asseoir devant les deux phakhouan rituels, à côté de sa fiancée déjà installée.

Le Soukhouan du mariage ressemble au Soukhouan (Basi) ordinaire qui a fait l'objet d'un précédent article (voir notre numéro 135). Au mariage, cependant, il n'y a que deux phakhouan (parce que tout dans cette cérémonie doit être en nombre pair), phakhouan plus grands et mieux garnis que les phakhouan ordinaires, plateaux à sept étages, parfois neuf, sur lesquels sont disposés des barres d'argent et des médailles d'or.

La cérémonie est célébrée par deux officiants qui récitent en duo les formules sacramentelles.

***

Quand tous les parents, les notabilités et les vieilles personnes présentes à la cérémonie eurent surchargé les poignets des époux de fils de coton porte-bonheur, les deux jeunes gens, en signe de remerciement et de reconnaissance vont se prosterner devant chacun d'eux en leur offrant, en souvenir, un petit bouquet de cierges et de fleurs.

Et ils sont conduits dans leur chambre par une dame, laquelle, pour le bonheur du futur ménage, est choisie parmi les plus vertueuses : ni veuve, ni divorcée.

Cependant, au milieu des bouteilles d'alcool et des victuailles de toutes sortes, les invités continuent leurs agapes, plaisantant, riant et chantant...

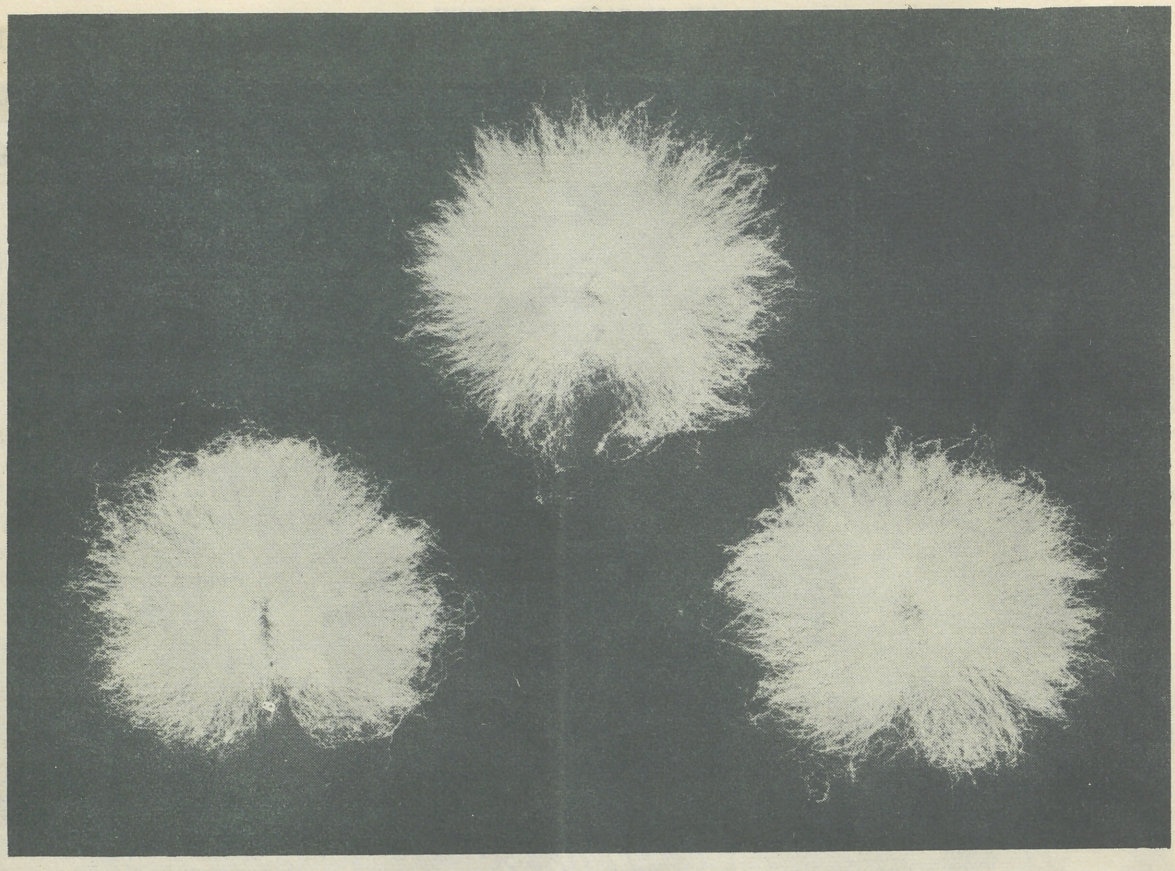


Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Jeune mariée laotienne.

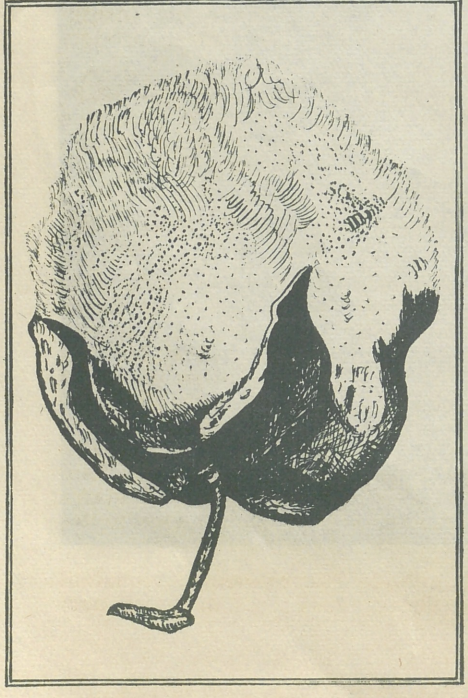
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Graines de coton du Cambodge garnies de leurs fibres ou « lint » (grandeur nature).

Rameau portant feuilles et fleurs. →

Capsule ouverte laissant apparaître les fibres.





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE COTON EN INDOCHINE

par I. A.

Qu'il s'agisse du paysan ou de l'ouvrier indochinois, le vêtement de travail est simple et rustique.

Essentiellement constitué par le « cai quân » ou « cai vay » et le « cai ao canh » en pays annamite, par le sarong et l'auw (veste ou robe) en pays cambodgien, le costume est toujours fait de cotonnade. Les vêtements de sortie sont souvent plus luxueux ; la tunique des campagnards annamites est généralement en coton tandis que le sampot est toujours en soie.

Quoi qu'il on soit, le vêtement de la classe ouvrière et rurale doit répondre à une double condition : le bon marché, la résistance.

Or, savez-vous ce que représente en poids pour l'ensemble de la population indochinoise — dont la majorité vit à la campagne — la matière première nécessaire aux vêtements qui lui sont indispensables ?

Environ 15.000 tonnes de coton.

Et l'Indochine importait avant les hostilités de 8 à 14 milliers de tonnes de coton brut complétées par 1.500 à 2.000 tonnes de filés et 7 à 9.000 tonnes de cotonnades étrangères. En tenant compte de l'appoint des quelques centaines de tonnes de coton achetées au Cambodge et en Annam, on peut dire que l'Indochine consommait aux environs de 20.000 tonnes de fibres, filés et tissus de coton.

La situation n'est pas brillante. Nos importations sont tombées à un peu plus de 6.000 tonnes de coton sous toutes ses formes en 1942 ; en 1943, elles seront certainement encore plus minimes.

Il a donc été nécessaire de demander à l'agriculture locale un effort considérable pour accroître dans la mesure du possible notre production cotonnière.

De tous temps, les Indochinois se sont livrés à la culture du cotonnier ; c'est une plante semi-ligneuse à port herbacé ou arbustif suivant les espèces et les variétés. Aux très jolies fleurs jaune soufre ou roses, souvent tachetées de pourpre au fond de leur corolle, succèdent les capsules plus ou moins oblongues, plus ou moins grosses ; à maturité, les valves desséchées s'ouvrent, s'écartent, laissent apparaître un gros flocon blanc formé de fibres qui garnissent les graines ; les capsules contiennent 1/3 de fibres pour 2/3 de graines (en poids), après égrenage, les fibres (ou lint) sont utilisées par la filature manuelle ou mécanique pour être transformées en filés destinés au tissage.

La quantité de coton nécessaire au strict habillement des populations indochinoises est considérable si on la compare aux rendements moyens obtenus en Indochine ; à raison de 100 kilos de fibres par hectare, il faudrait que 150.000 hectares de terre soient réservées à cette spéculation.

Est-ce possible ?

La production maximum fut atteinte en 1913 où l'Indochine exporta 5.500 tonnes de fibres de coton. Depuis, diminution constante de la production ; les superficies consacrées à cette culture sont passées de 30.000 hectares en 1920 à 15.000 en 1930, pour n'occuper que 7.000 hectares, soit 600 tonnes de fibres à la veille du conflit actuel.

Les causes de ce déclin sont multiples :

Causes économiques : d'abord facilité de se procurer sur les places étrangères du coton brut ou des cotonnades à un prix avantageux. Le prix d'achat du coton local était devenu insuffisant et le producteur était frustré d'une bonne partie du revenu de ses cultures par les acheteurs chinois dont l'organisation était restée omnipotente, surtout au Cambodge.

Causes techniques : le cotonnier est une plante délicate, exigeante, craignant l'excès d'humidité, la sécheresse, les sols acides ; il est la proie d'une quantité d'insectes et sujet à de nombreuses maladies d'ordre mycologique ou parasitaire. Enfin, sa production demande une telle main-d'œuvre que seule la culture familiale peut réussir lorsque les rendements ne sont pas exceptionnellement élevés : c'est le cas en Indochine.

Sauf en certaines zones, on peut affirmer que l'Indochine n'est pas un pays à coton ; même en terres de berges où la culture du cotonnier reste aléatoire, car effectuée en saison sèche et avec la seule humidité laissée dans le sol par le fleuve lors de la décrue, la main-d'œuvre est insuffisante et la place limitée par les autres productions.

Une action énergique fut entreprise dès 1941 ; elle fut conduite sous l'impulsion de la Direction des Services Economiques, avec le concours des autorités administratives et des Services techniques de l'Agriculture.

Cette action s'exerça selon deux voies parallèles :

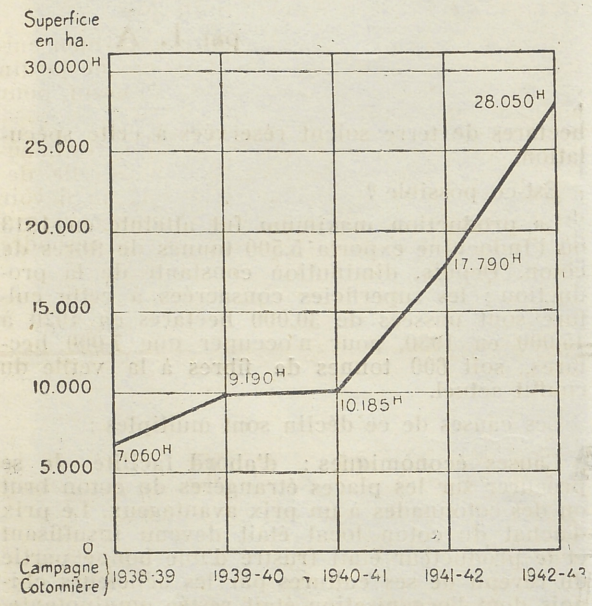
1° Une action immédiate, laquelle avait pour but de mettre en culture le maximum de terres réputées convenir à cette production et d'accroître les rendements unitaires. Relèvement des prix (de 20 piastres en 1941 à 110 piastres en juillet 1943), fournitures massives de semences (350 tonnes en 1941, 600 tonnes en 1942), concours dotés de prix entre les meilleurs cultivateurs, multiplication sur une grande échelle des variétés hautes productrices (plusieurs centaines d'hectares de Khlay au Cambodge), propagande sous toutes ses formes ; tout a été mis en œuvre.

Le graphique indique l'accroissement constant des emblavures depuis 1941 ; *les surfaces con-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sacrées au coton ont doublé en 1941-1942 et triplé en 1942-1943.

LA CULTURE DU COTON EN INDOCHINE



Malheureusement, la production n'a suivi cette progression que de 1941 à 1942. Durant la dernière campagne, le cotonnier a subi à travers toute l'Indochine de très graves aléas ; sécheresse aussi bien au Cambodge que dans le Nord-Annam, pluies violentes au début de la végétation en Cochinchine ; ainsi donc, malgré un accroissement considérable des surfaces cultivées, la récolte est en 1943 à peine supérieure à celle de 1942 ; environ 5.500 tonnes de coton non égrené (1.700 tonnes à 1.800 tonnes de fibres).

2° Action d'avenir :

Parallèlement aux objectifs désignés à l'action immédiate, nombre de questions devaient être étudiées, précisées en vue d'une action élargie dans les années à venir ;

Détermination des zones pouvant être livrées à la culture du cotonnier et des modes de culture à adopter ;

Recherche parmi les variétés locales et étrangères dont disposait l'Indochine, des plus rustiques et des plus productrices, la qualité intrinsèque de la fibre n'étant à l'heure actuelle que relativement secondaire ;

Etude des aléas climatiques et des moyens d'y parer, recherche de meilleures dates de culture, étude de l'irrigation. Etude des aléas parasitaires, moyens de lutte.

Coordonnés par l'Inspection Générale de l'Agriculture, les travaux de recherches ont été conduits dans un but essentiellement pratique et suivant les méthodes les plus rigoureuses, par les Services techniques de l'Agriculture ; la collaboration des planteurs et de la Société Cotonnière du Tonkin nous fut acquise ; qu'ils soient remerciés ici de l'aide technique et pécuniaire apportée à la tâche commune.

Des résultats de la plus haute importance ont été acquis durant cette première campagne ; ils devront être confirmés et complétés au cours des prochaines campagnes.

Les Terres Rouges de Cochinchine, que l'on croyait aptes à porter du cotonnier, se sont révélées absolument hostiles à cette culture. Les causes en sont multiples ; certaines sont déjà connues, une expérimentation continue les déterminera en totalité, mais le fait brutal est là. Ainsi pourra être évité ultérieurement un gaspillage d'énergie et de capitaux. Par contre, dans les Terres Rouges de la province cambodgienne de Kompong-cham, les résultats sont satisfaisants et même dans certains cas brillants ; toutefois, la zone de Mimot est moins intéressante.

Comme on pouvait s'y attendre, les variétés locales se sont montrées bien supérieures aux variétés étrangères récemment importées, tant au point de vue qualité qu'au point de vue productivité ; le travail de sélection amorcé depuis de longues années par les Services agricoles locaux est intensifié : multiplication des variétés de choix du Sud-Annam, du coton n° 4 (sélection du coton des berges) de la variété des Bolovens ; multiplication de la variété indienne, le *Cambodia* de Coimbatore, depuis longtemps adaptée au pays. Dès maintenant, un tonnage important de semences d'élite est mis à la disposition des cultivateurs indochinois.

Les pratiques culturales ont été précisées. Les poquets devant recevoir les semences seront peu profonds ; la terre qui recouvre les graines sera à peine tassée. L'intéressante pratique du semis en graines germées demande malheureusement un main-d'œuvre expérimentée, nous le déconseillons. En terres riches, nous conseillons un interligne de un mètre et un espacement sur ligne de 0 m. 30 pour les variétés locales et de 0 m. 20 pour le *Cambodia,* le démariage définitif étant effectué à *un ou 2 plants ;* dans les terres pauvres, l'écartement de 0 m. 80 × 0 m. 30 est satisfaisant. L'écimage est à conseiller ; pratiqué au début de la floraison, il provoque une augmentation de rendement d'environ 20 %. Enfin, l'association coton-maïs doit céder le pas aux associations coton-arachide ou coton-soja : c'est préférable à tous points de vue : technique et économique.

Contre les aléas climatiques, les remèdes sont forcément très locaux : emploi de la variété des Bolovens dans les régions à forte pluviométrie ; les plants devront être buttés ; un billonnage est recommandé dans les sols imperméables et lourds. Dans les régions où sévit la sécheresse (Sud et Centre-Annam), irrigation d'appoint ; les irrigations devront être rares mais massives : 400 m³ d'eau par hectare tous les 10 jours durant la première partie de la végétation, 800 m³ tous les 20 jours de la floraison à la récolte.

Enfin, les cultivateurs soigneux doivent lutter contre les insectes très nombreux qui attaquent le cotonnier : par le ramassage des chenilles qui abondent à certaines époques et qui peuvent défolier complètement les champs, surtout par le brûlage de tous les plants, déchets de toutes sortes sitôt la récolte finie ; il faut absolument renoncer à laisser le cotonnier occuper le sol plusieurs années, comme le pratiquent souvent les paysans de Cochinchine et du Sud-Annam ; l'augmentation de récolte ainsi réalisée n'est peut-être pas visible ; elle existe cependant et correspond à un gain important.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES PERSPECTIVES D'AVENIR

L'Indochine ne peut pas espérer faire les 150.000 hectares de coton qui lui seraient nécessaires, mais elle peut augmenter sa production. Certes, c'est là une culture aléatoire, nous l'avons constaté cette année ; c'est une raison de plus pour que partout on plante du cotonnier : sur les terres de giong de Cochinchine, dans tous les jardins, que les cultivateurs des berges du Mékong, des rivières du Sud-Annam fassent un effort supplémentaire. A la culture industrielle, la culture de tour de case doit apporter un appoint non négligeable en fournissant à la famille les fibres nécessaires à son habillement. Que les cultivateurs privilégiés du Sud-Indochine ne pensent pas strictement à eux ; nombreux sont ceux qui peuvent produire du coton alors que leurs frères du Tonkin vivant de minuscules rizières ne peuvent cultiver une plante végétant difficilement dans un climat crachineux et froid ; et pourtant l'hiver est rude au paysan du Tonkin, le vêtement n'est souvent plus qu'un haillon couvert de pièces, raccommodé mille fois.

En Cochinchine, 1/2 cong de terrain bien cultivé en coton et un peu plus d'un sao de jardin en Annam ou au Tonkin — est suffisant pour habiller une famille.

Considérée sous cet angle, la question vestimentaire peut presque être résolue ; mais elle demande un effort de chacun. Il y a là un devoir de solidarité que doivent remplir tous ceux qui du nord au sud peuvent contribuer à résoudre ce problème.

HUMOUR ANNAMITE



« Le chat parti, les souris dansent. »

(*Proverbe français et proverbe annamite.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES PLAGES INDOCHINOISES

LE CAP SAINT-JACQUES

par X.

Cap Saint-Jacques ! Pour beaucoup, c'est le souvenir du premier contact avec la terre indochinoise. Dans le remue-ménage suscité à bord du paquebot venant de France, par l'approche de Saigon, le passager nouveau venu s'efforce de découvrir la première cité française qu'il sait tapie au pied des deux collines grises, aperçues au fond de l'horizon. Quelques toits rouges éparpillés dans la barrière, d'un vert soutenu, bordant la plage, le phare sur la colline, une grande villa toute blanche juchée sur un promontoire, quelques maisonnettes semées sur les pentes, c'est toute l'image que garde sa mémoire.

***

Dernière émergence vers le sud de la grande chaîne Annamitique, ces deux pitons rocheux, projetés vers l'embouchure des grands fleuves, commandent la route maritime de Saigon. Les apports de la vague ont ourlé entre ces deux rochers, une anse de sable fin parfaitement abritée. C'est la plage la plus proche de la région populeuse de Saigon-Cholon.

Comme tous les lieux qui, par leur position ou leurs caractères, commandent à l'industrie des hommes, le cap Saint-Jacques s'imposait comme station climatique et comme forteresse. Il est avec le temps devenu l'une et l'autre.

***

Peu de documents pour raconter le passé. Le nom viendrait des Portugais pour rappeler le saint patron national saint Jacques de Compostelle.

Les pêcheurs annamites s'y installèrent dès la conquête sur les Khmers, à la fin du XVI[e] siècle. Avant eux, les coureurs de mers s'y étaient abritées. N'a-t-on pas reconnu cette rade dans deux des quatrains des *Lusiades* de Camoëns ? Aucune trace précise des Bordelais, ces hardis pionniers qui, dès le XVIII[e] siècle commerçaient avec l'Indochine et sans doute y transbordaient leurs marchandises. Des compagnons de l'évêque d'Adran, l'un d'eux, Manuel le Marin, y combattit, appuyé par le fort annamite, dans les fossés duquel ont été exhumées quelques pièces d'artillerie dont une, véritable œuvre d'art, fondue en 1636 à Amsterdam, porte les lys de France.

Dès 1860, la Marine y organisait un dépôt des équipages et cédait vers 1871 l'un des bâtiments à une compagnie anglaise pour l'installation d'une station du câble sous-marin Europe-Asie, par Suez.

Les pilotes de la rivière de Saigon arrivèrent dans le même temps. Pratiquant le « chacun pour soi », ils se concurrençaient dangereusement. Embarqués sur de frêles goélettes, ils croisaient au large et se disputaient les navires. Certains, rapporte la tradition, ne craignaient point d'aller jusqu'à la sortie de Singapore. Combien se sont perdus en mer ?

Environ 1900, le Commandement décidait de faire de la presqu'île un point fortifié capable d'interdire l'entrée de la rivière de Saigon et d'abriter la flotte. Conduits par le Génie, les travaux furent rapidement achevés. La légende rapporte cependant que, durant la guerre de 1905, certain croiseur russe, l'*Askold* aux cinq cheminées, surgit dans le port de Saigon sans avoir touché le cap, ni même été vu des guetteurs !

1914. Les deux rochers se hérissaient de canons de tous calibres. Pour pallier au défaut d'artillerie lourde de notre armée, ces pièces furent expédiées vers le front de France. Bien peu y parvinrent ; la plupart se trouvaient dans les cales de l'*Athos*, coulé en Méditerranée en 1915.

***

Dans ce début de siècle, la presqu'île n'avait d'autres communications avec l'arrière-pays que par la voie d'eau.

Une chaloupe desservait la ligne Saigon-Cap-Baria. Jusque vers 1900, elle accostait dans la baie des Cocotiers, à l'appontement situé devant la Poste, qui n'est plus touché par la mer qu'à marée haute.

Les heureuses conditions climatériques du cap Saint-Jacques, déjà connues, attiraient les Saigonnais qui venaient y recouvrer quelques forces et goûter le repos. Un sanatorium y fut même construit, qui sert maintenant d'annexe du Grand Hôtel. M. Paul Doumer, pour s'y délasser de ses randonnées à travers l'Indochine, y fit édifier, à l'emplacement de l'ancien fort annamite, une belle villa, dénommée « Villa Blanche », du prénom de sa fille, qui y célébra son mariage. Le cabinet de travail où fut conçue l'Union Indochinoise et son grandiose plan d'équipement est demeuré dans l'état où le laissa M. Doumer.

***

Le premier plan d'urbanisme fut dressé par M. Outrey, administrateur, qui de 1895 à 1902, créa la ville, fit percer des rues, construire les bâtiments administratifs et vendre les terrains du domaine. Dans le dessein de faire du Cap l'avant-port de Saigon, M. Outrey lança vers le large la jetée de 400 mètres qui devait, en principe, contraindre le courant de jusant de la rivière de Saigon à laver la baie des Cocotiers. Le contraire se produisit. Devant l'ensablement ultra-rapide il fallut ouvrir une brèche dans la jetée. Le typhon de 1904 emporta le tout dont il n'émerge à marée basse que l'enrochement sur lequel brise la mer par mousson de suroît.

Ce n'est qu'en 1917 que la route Coloniale n° 15, jetée à travers les marais, avec ses grands ponts sur les songs, ouvrit la voie de terre. Dès lors, la station se développa rapidement, surtout après le rétablissement, en 1929, de la commune mixte supprimée en 1905. La ville compte maintenant outre les casernes et pavillons militaires

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAP S^{T}-JACQUES

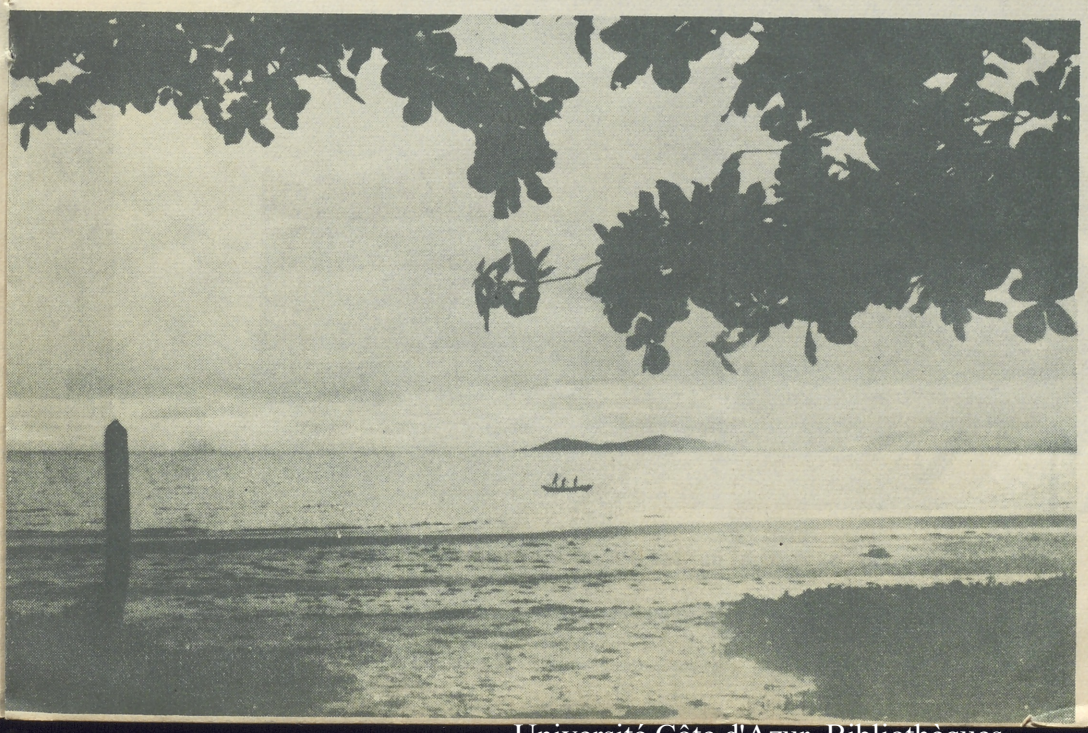


← La plage des Cocotiers.

Au fond : La villa du Gouverneur Général.



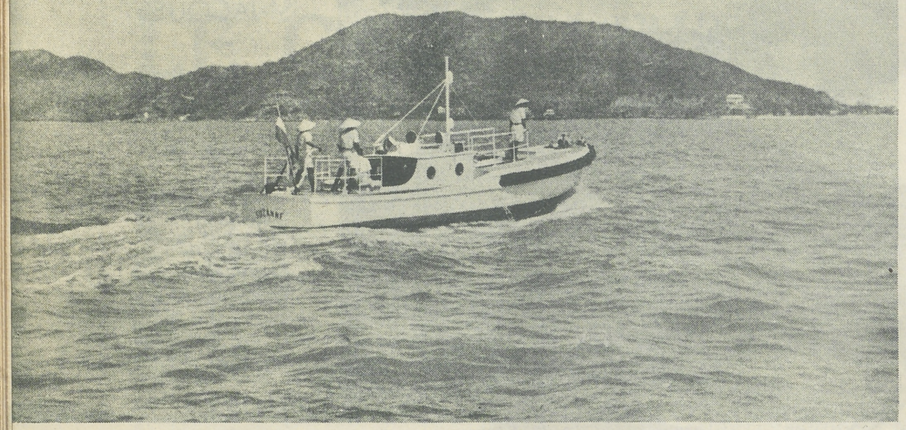
L'arrivée d'un courrier de France. →



← Coucher de soleil sur la plage des Cocotiers.

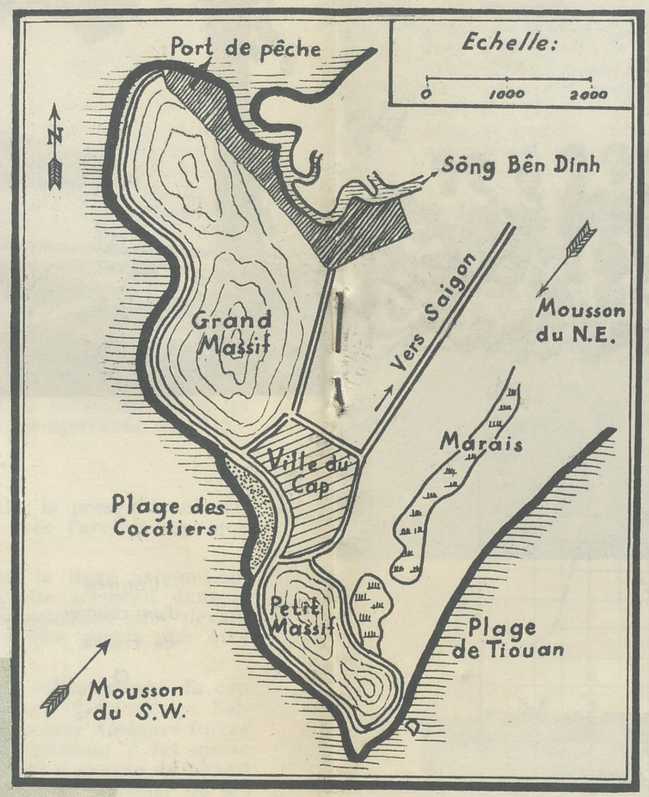
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAP ST-JACQUES



Un spectacle que tous les Indochinois connaissent bien :

La vedette du pilote devant le Cap.





Un des massifs du cap St-Jacques.

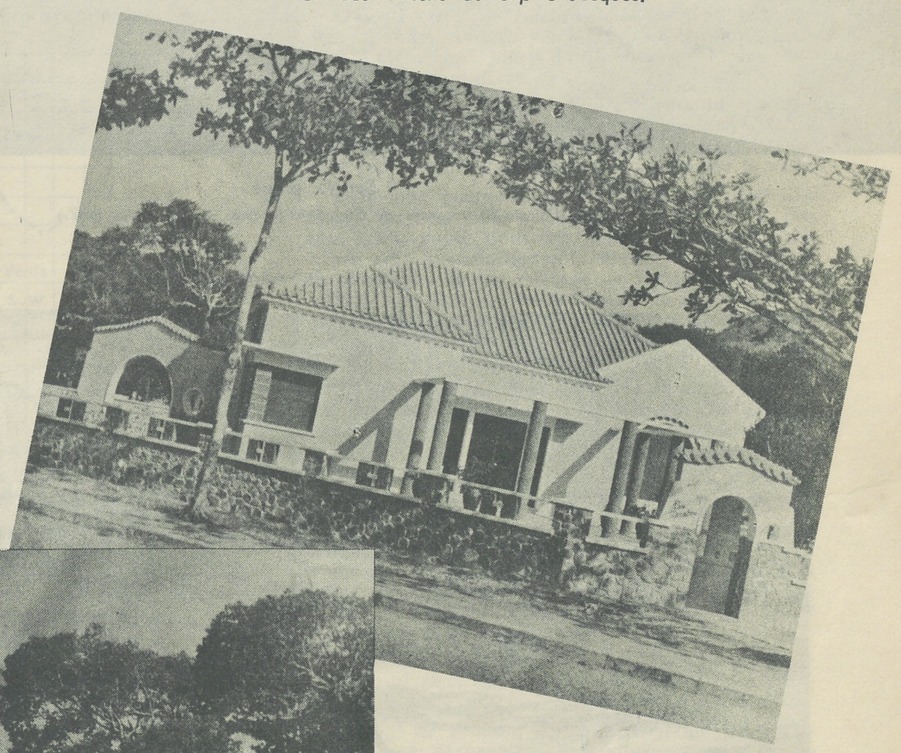


Photo
J. LHUISSIER



Barque de pêche au sec.



Deux villas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sur la plage.

(Colonie de vacances du Cap Saint-Jacques. — Camp des filles.)

Le bain au crépuscule.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

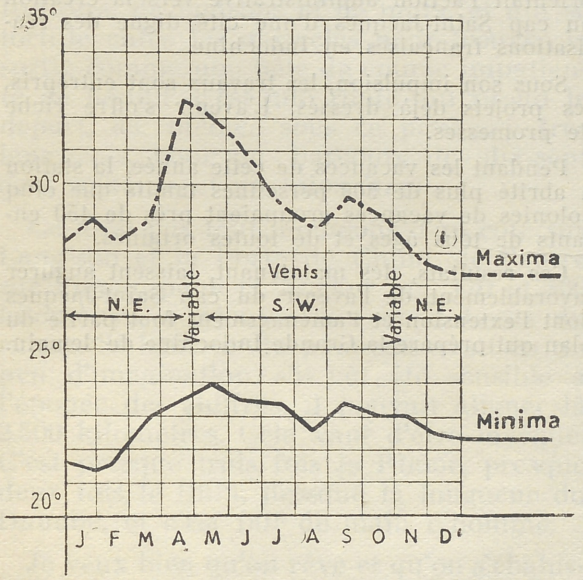
ou administratifs plus de 800 constructions, villas ou grands compartiments.

***

Les vents du large qui la battent en tous temps font à la presqu'île un climat exceptionnel. Les observations rassemblées et classées par les médecins du poste, notamment le médecin commandant Ravoux et le médecin capitaine Blanc, établissent que ce climat convient aux organismes débilités et leur assure avec la sensation de bien être physique, le repos et la détente nécessaires à toute convalescence. La température y est constamment inférieure de 2 ou 3 degrés à celle de la plaine cochinchinoise. Mais plus encore que cette différence, l'évaporation cutanée provoquée par la ventilation, suscite cette sensation de bien-être, cette plénitude physique qui étonne et ravit.

TEMPÉRATURES

Année moyenne



Les saisons y sont également plus accusées. Par la moyenne annuelle des hauteurs d'eau de pluie, par la durée et la rigueur de la saison sèche, la station se situe hors de la plaine deltaïque et s'intègre dans la zone climatérique de l'extrême Sud-Annam.

Plus que les adultes, les enfants bénéficient de ce climat. L'expérience des colonies de vacances a prouvé que pour un séjour de 20 à 25 jours, les adolescents gagnaient une moyenne de poids de 2 à 3 kilos.

Construite entre les deux collines, la ville borde sur 1.200 mètres la plage dite « des Cocotiers » et s'étale en profondeur jusque vers la pointe de Tiouan.

Le défaut de voie d'accès, mais aussi les nécessités de la défense, lui ont fermé jusqu'à présent les pentes voisines des deux massifs. Elle offre cependant aux « estivants » d'agréables promenades, notamment sur le pourtour déchiqueté des deux collines que suit une route de corniche pittoresque et très ombragée. Mais la plus belle des promenades, c'est encore l'avenue qui longe la plage et qu'abrite comme un vaste parasol, le couvert des badamiers et des filaos à l'ombre dense, dont la plantation s'étend jusqu'au bord même du rivage.

Malgré ces avantages, une réputation imméritée d'insalubrité palustre pèse sur la station. La ville avoisine en effet, sous les vents d'hiver, des marais d'eaux légèrement saumâtres d'une centaine d'hectares. L'Institut Pasteur a prospecté, souvent, la région et n'a décelé quelques larves d'anophèles que dans les marigots saisonniers essaimés autour des massifs.

***

Si les autres plages du Sud ne disposent que d'une rare population fixe, la ville du cap est le siège d'une garnison nombreuses. Par suite, en matière de voirie, elle a été petit à petit équipée tout au long d'un demi-siècle. Elle est pourvue des distributions d'eau et d'électricité.

L'« estivant » y retrouve le confort habituel des grands centres et s'y approvisionne aisément, même aux jours d'affluence, en toutes denrées et marchandises.

Quant aux communications, elles sont assurées jusqu'à Saigon par une ligne d'autocars (trois voitures par jour) et par une chaloupe qui, trois fois par semaine, accoste à proximité de la ville.

Aussi aux portes de Saigon dont elle n'est distante que de 125 kilomètres et desservie par une belle route dont le tracé, récemment amélioré, sera prochainement rectifié, la station du Cap, lorsque seront révolus les temps d'épreuves, offrira aux familles saigonnaises la possibilité de vivre loin de la chaleur et du tumulte, deux nuits et une journée par semaine, dans une atmosphère de repos et de délassement.

Entre toutes les stations climatiques maritimes du Sud elle est la plus proche de Saigon, la mieux équipée, la plus riche de possibilités.

***

Que sont ces possibilités ? En ce qui concerne les terrains, outre l'arrière-ville, à quelque 300 mètres du rivage, des propriété domaniales et privées proches de la plage peuvent servir aux constructions de villas, de même que l'anse pittoresque de la Fausse-Baie où s'installent en ce moment les premières maisons.

D'autres terrains, sur les pentes du Grand Massif, seront sans doute dans un avenir proche ouverts à l'extension de la ville.

La zone de Tiouan, par contre, malgré la proximité d'une plage aux eaux claires, mais dangereuses, ne semble pas pouvoir être intégrée dans la station sans de vastes et coûteux travaux d'aménagement préalable.

Un nouveau plan d'urbanisme est à l'étude, de même que sont déjà dressés les projets d'extension des usines d'eau et d'électricité.

Les travaux en cours comportent l'ouverture de voies nouvelles et des lotissements domaniaux. Des locaux administratifs construits à cette fin, peuvent recevoir 500 enfants des colonies de vacances. Le Grand Hôtel a été également agrandi et modernisé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Malgré les événements récents et les contraintes imposées à la ville, l'action du Gouvernement s'est exercée, opiniâtrement, pour accroître la capacité d'hébergement de la station durant le temps que sont fermées les routes de la Métropole.

Constructions — Population.

	1910	1920	1935	1942
Maisons	320	550	723	815
Paillotes	180	500	650	800
Population	1.865	4.343	8.430	11.842

Dans le domaine économique, la commune du cap Saint-Jacques, sans arrière-pays, sans autre production que celle des quelques carrières de granit, se révèle pauvre de possibilités.

Sans doute le projet d'en faire l'avant-port de Saigon a-t-il été débattu. Mais à l'examen, il est apparu que ce projet ne pouvait être réalisé sans d'énormes dépenses de travaux.

Par contre, placée au milieu d'une aire de pêche reconnue particulièrement riche, grâce aux apports alluvionnaires des grands fleuves, dont se nourrit le poisson, et par ailleurs, à proximité d'un important marché de consommation, sa position la désignait pour servir de centre de pêche maritime.

L'embouchure du Sông Dinh, abritée des deux moussons, à bonne distance de la station et sous les vents de celle-ci, convenait pour l'installation d'un port. Demeurée inexploitée jusqu'ici, la pêche rationnellement organisée, apparaît comme l'une des grandes richesses de l'avenir.

Aussi, sur les instructions de l'Amiral Decoux, la construction d'une coopérative et du port a-t-elle été décidée et aussitôt commencée. Les jonques isothermes livreront le poisson frais aux marchés de la région de Saigon tandis que les usines prévues traiteront le surplus de la pêche pour la consommation intérieure comme, si possible, pour l'exportation : poisson séché, poisson bouilli, poudre de poisson, engrais, huiles, nuoc-mam, etc...

Le vieux quartier des pêcheurs, but de promenade des estivants est ainsi appelé à se développer parallèlement à la station et lui fournira les auxiliaires nécessaires.

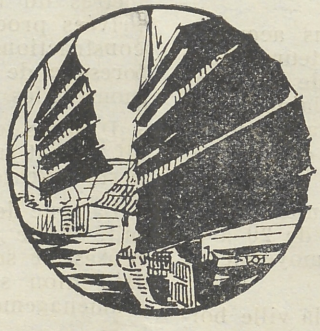
***

Dès sa première inspection l'Amiral Decoux orientait l'action administrative vers la création au cap Saint-Jacques d'une cité digne des réalisations françaises en Indochine.

Sous son impulsion, les travaux sont entrepris, les projets déjà dressés. L'avenir s'offre riche de promesses.

Pendant les vacances de cette année, la station a abrité plus de 500 personnes tandis que cinq colonies de vacances groupaient près de 450 enfants de tous âges et de toutes origines.

Ces résultats, dès maintenant, laissent augurer favorablement de l'avenir du cap Saint-Jacques dont l'extension et l'aménagement font partie du plan qui prépare la Grande Indochine de demain.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMAGES DU SUD

par Pierre ANDELLE

SUR UN BOUT DE PLANCHE

Le voyageur qui, de Saigon, prend vers le nord la route Mandarine...

Aux portes mêmes de Saigon, voilà déjà que je m'arrête, devant un long mur grisâtre. Là, s'étale le plus banal des panneaux indicateurs, lettres blanches sur fond bleu, que les Travaux publics aient jamais adossé à un long mur grisâtre. Cela sent l'administration, la routine, l'atelier héréroclite d'une petite subdivision provinciale.

Sur ce panneau on lit : Biên-hoa, 25 km. Mais on lit aussi : Hanoi, 1.761 km. Ainsi cette chaussée encore tout empêtrée de trottoirs, de maisons et de murs, et qui se tortille entre les obstacles pour trouver la sortie comme une bête de course impatiente de bondir, c'est une route qui prend le départ, ici même, sous ce panneau très bourgeois, pour un parcours de dix-sept cent soixante et un kilomètres...

Ce n'est pas tout. Poussons d'un côté sur Lang-son et la Porte de Chine, de l'autre sur Phnom-penh et Angkor : ci, 170 et 560 kilomètres, à ajouter aux deux bouts du ruban. Si l'auteur du panneau avait eu un peu d'imagination, s'il eût été sensible à l'épopée des chiffres, il pouvait aligner là 2.500 kilomètres. Cela vaut d'être marqué. C'est presque trois fois le Rhône, presque deux fois le Rhin, presque la longueur du Danube, et c'est fait de main d'homme.

Je veux bien qu'on rêve et qu'on s'ébahisse sur les vestiges des voies romaines, lancées à travers les espaces de la vieille Europe, et qui, du même élan, ont franchi vingt siècles. Je veux bien qu'on reste en contemplation devant leurs bornes milliaires qui voient passer nos lourds camions dans les ornières tracées par les chariots des légions de César. Mais n'y a-t-il que les vieilles pierres qui méritent que l'on s'émeuve ?

Ce sont aussi nos bornes milliaires, ces bouts de planche cloués contre un vieux mur, barbouillés de blanc et de bleu. Et c'est là ce qui me pique. N'avons-nous pas de matériau plus noble, pour commémorer les travaux et les jours, la sueur et le sang de ceux qui, malgré la brousse, le typhon, le fauve et l'anophèle, ont tissé de Namquan à Siemréap ce long ruban de 2.500 kilomètres ? Ah ! éternels Français que nous sommes, assez doués d'imagination pour être de ceux dont les créations et les inventions ont modelé le visage du monde, mais pas assez pour trouver mieux que cette pancarte de boutiquier !

Toujours la même pudeur secrète, sous notre agitation superficielle de Latins. Nous craignons le ridicule de nous montrer fiers de notre œuvre. Peut-être même n'osons-nous pas en concevoir une franche et juste fierté. Et les vertus fortes et permanentes de la race, nous les masquons de petits airs effacés, ou de bavardages évaporés.

... Mais, hier encore, dans un coin de forêt perdu, en pleine brousse, loin de tout, au bord d'une rivière magnifique, un de nos grands chefs des Travaux publics me disait avec un bel orgueil : « Ici, au retour de temps meilleurs, je ferai un pont d'un seul arc qui sera le plus beau pont d'Indochine ! ». Rassurez-vous, bonnes gens : la flamme n'est pas éteinte.

LA FORÊT DE LATANIERS

Le voyageur, donc, qui, de Saigon, prend vers le nord la route Mandarine, a tôt fait de traverser tous les genres de forêts. La forêt-jardin tout d'abord, cette forêt tout entière plantée de main d'homme, peignée comme un boulingrin, que compose la succession des plantations d'hévéas, étonnant témoignage de volonté et de persévérance. Et puis la vraie forêt, celle que les géographes appellent la forêt dense, folle débauche de la nature. La route est une tranchée taillée dans une verdure aussi menaçante, aussi imminente que devaient être aux Hébreux les murailles liquides de la mer Rouge ; qu'il suffirait de peu de mois et de peu d'inattention pour que cette marée déferle et submerge les travaux des hommes ! Relisez telle *Fable de mon Jardin*... et poursuivons.

Il ne nous faudra pas brûler beaucoup d'alcool pour rencontrer les avancées de la forêt clairière, et ces illustres diptérocarpées qui hérissent toutes les pages des premiers récits d'explorateurs...

Et puis, soudain, sans avertissement ou presque, cette surprise : la forêt de lataniers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce sont d'abord des individus isolés, étoilant les frondaisons de leurs grandes palmes écarquillées ; bientôt des constellations, puis toute une nébuleuse, à travers quoi la route poursuit son bonhomme de chemin de cet air emprunté qu'on prend quand on se trouve à l'improviste dans quelque grand colloque des forces de la nature, ou qu'on trouble d'une ridicule petite présence humaine le conciliabule des tours du Bayon.

Exactement, comme disait l'autre, *on n'y comprend rien.* Bien sûr, c'est une forêt : mais quelle forêt a jamais ressemblé à cela ? Pourquoi ici, et pas ailleurs ? Quel congrès suspect réunit dans cette solitude ces bouquets de palmes qu'on n'imagine que disciplinés et familiers de l'homme ? Ce désordre, cette sédition vont-ils gagner toute la famille, jusqu'aux plantes vertes des salons et escaliers d'honneur ? Celles-ci, pourtant, cela éclate aux yeux, vivent en parfaite paix et bonne entente dans leur anarchie, et cet air de réprobation, on n'en peut pas douter, ne s'adresse qu'à nous, perturbateurs.

On s'y fait. Je reprends assurance, et je regarde mieux. Le soleil, là-dessus, s'en donne à cœur joie. Chaque feuille, de tous ses rayons, fait la roue, offrant à la lumière un jeu complet d'angles et d'expositions ; et, sur chaque feuille, tout l'échantillonnage des transparences, toute la gamme des verts, tous les effets de l'ombre, de la pénombre et de l'ombre portée, toute la splendeur du clair et de l'obscur.

Cela devrait être gauche et disgracieux. Qu'est-ce donc que cette palme, sinon un éventail de pointes raides et pointues, monté sur un bâton ? ou encore un chardon à deux dimensions, démesurément grossi ? Eh bien, non. Ce sont des étoiles d'or vert illuminant la masse anonyme de la forêt. C'est une décoration somptueuse pour brocarts et lourdes soies. C'est ce que réussit la nature quand elle réussit ce qu'elle fait. Cela devrait être monstrueux ; et cela a précisément ce genre de grâce imprévue que donnent parfois, lorsqu'elles sont très pures, la droiture et la virilité.

PHANTHIET

Ailleurs il y a des banderoles et des tribunes, des plantes vertes et des oriflammes, des sportifs sédentaires qui de leur fauteuil applaudissent et marquent les coups, et la foule qui siffle, acclame et s'ébahit. Ici, c'est le sport tout nu.

Le site lui-même est le plus dépouillé qui soit. C'est un promontoire solitaire, une vaste esplanade sablonneuse, battue des vents, qui domine la mer. On songe à certains coins du Finistère, vraiment terres du bout de la terre, où le rocher primitif se couvre à peine d'une herbe rèche, jaune et rase, affronté à l'Océan, offert au ciel immense et au vent sauvage. Ainsi Phanthiêt. Paysage élémentaire. Le roc, la mer, le ciel, confrontent sans fioritures leurs forces essentielles.

« Un séminaire », a-t-on dit ; oui, beaucoup plus qu'une école. Pourquoi l'école ou la caserne ont-elles des murs, sinon pour qu'on les saute ? Ceux qui sont ici, y sont parce qu'ils l'ont voulu, parce qu'ils ont la volonté d'y venir et d'y rester. Ils sont venus y faire retraite, et presque faire oraison. Non pas seulement pour y gonfler leurs muscles ; mais, dans cette solitude en commun, pour endurcir en eux les vertus viriles de droiture, d'énergie et d'amitié.

J'ai vu là un spectacle étonnant et rare, car on n'y travaille pas pour les touristes : une démonstration des moniteurs. Oh ! pas de mise en scène spectaculaire, ni de record pris en chasse. Une « simple » démonstration d'éducation physique. Cela ne se décrit pas. Mais sachez bien, vous qui n'avez pas vu cela, que vous ignorez ce qu'est et ce que peut le corps humain. Cette élasticité, cette puissance, cette prestesse à répondre, cette justesse d'un ensemble dont l'action d'équipe est l'action quotidienne, ces volumes athlétiques et bien compensés, ces mouvements francs, rapides et précis où n'apparaissent ni l'effort ni le tâtonnement, cette discipline totale de l'ombrageux troupeau des muscles « unis et forts pour servir », il n'y a rien là qui ne soit le comble du dépouillement et la perfection de l'essentiel. J'en donne avis aux misanthropes : qu'ils aillent à Phanthiêt revoir leurs idées sur les puissances de l'homme.

LE SOUVENIR DE YERSIN

Ces prairies sous la pluie fine, ces vallonnements, ces grands arbres pleins de sagesse au bord d'une petite rivière sinueuse, évoquent un gras pâturage normand. Mais bientôt la route tourne, et c'est sous les hévéas que nous pénétrons, si mélancoliques sous la pluie, et si austères.

Les hévéas s'écartent pour laisser, au milieu d'eux, se gonfler un tumulus. A son sommet, une dalle rectangulaire de pierre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

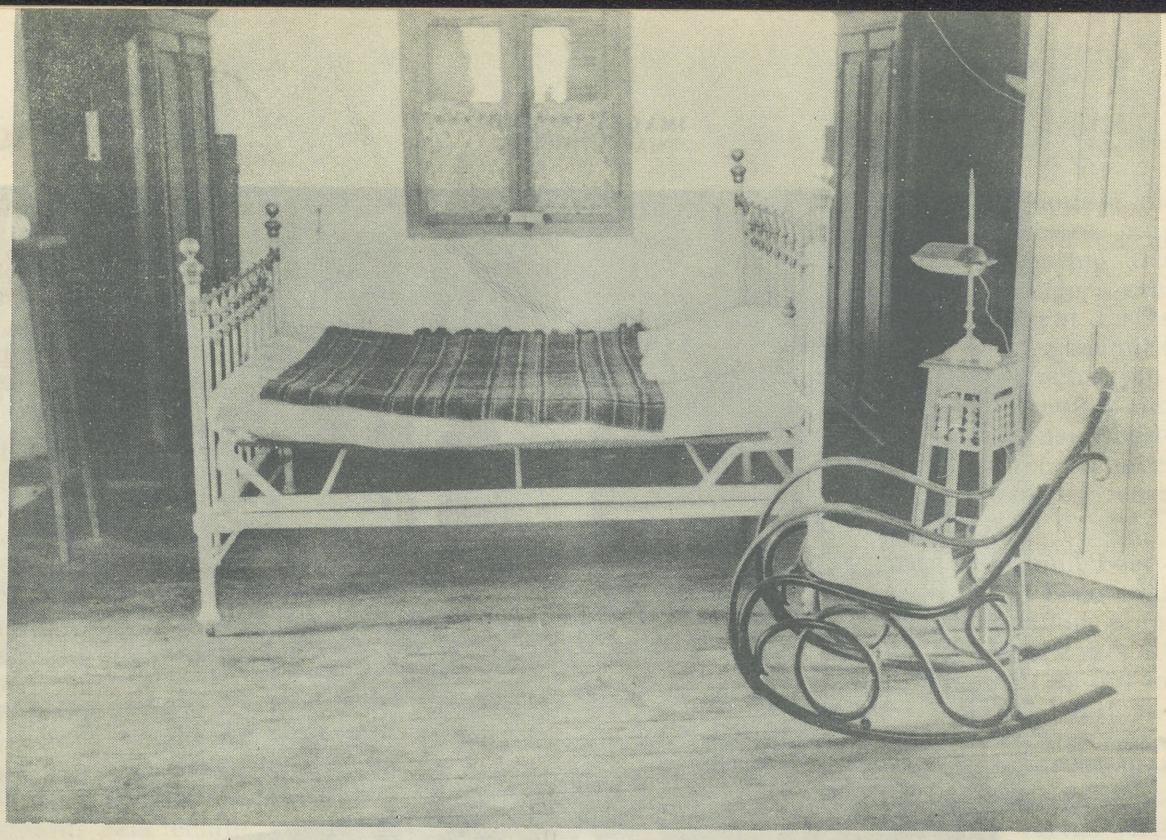


Photos
J. LHUISSIER



Dans la forêt
de lataniers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La chambre à coucher
du Docteur Yersin.

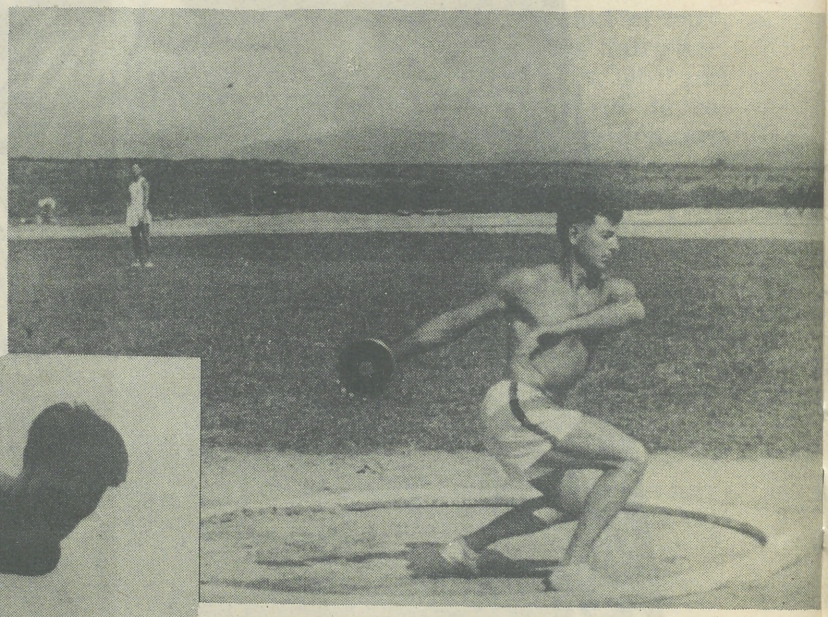


Photo J. LHUISSIER



A l'E. S. E. P. I. C.
de Phan-Thiêt.

Photo BUI-BA-DINH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

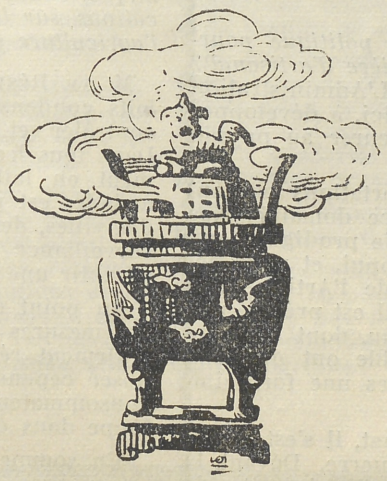
rougeâtre, aussi simple qu'il est possible, et, sur la dalle, une couronne faite de feuilles mortes d'hévéas, une couronne d'or pâle, rustique et pure. Au-dessus de la tombe de Yersin, les frondaisons s'ouvrent largement sur toute la profondeur du ciel, des nuées et des vents.

C'est Suôi-dâu, la concession que Yersin offrit à l'Institut Pasteur. Il en paya, dit-on, le premier établissement trois cents piastres. C'était toute la fortune du savant qui, toute sa vie, voulut demeurer pauvre. Derrière les hévéas se cachent les étables et les troupeaux. D'ici rayonnèrent sur l'Indochine tant de recherches et de découvertes sur l'arbre à latex et sur les maux dont souffrent les bêtes, et tant de richesses offertes à ses semblables par celui qui les refusait pour lui-même.

A Nha-trang, sa maison est restée telle qu'il l'habitait. Elle restera telle. Une pensée pieuse a voulu que l'on conservât intact ce qui fut le décor quotidien d'une vie volontairement effacée. J'ai parcouru ces pièces dont l'aménagement fait songer à quelque vieillotte demeure de la province française. Cela émeut. Voici des machines à calculer, des livres dans une bibliothèque tournante (je lis quelques titres au vol, Platon, Virgile, des romans policiers, et ailleurs Walter Scott, la collection du *Tour du Monde,* et même Gustave Aymard) ; voici la salle de bains, avec des serviettes qui attendent : que nous sommes indiscrets ! Voici le rocking-chair où il dormait. C'est sur ce fauteuil qu'il mourut. Les coussins rustiques gardent encore, dirait-on, l'empreinte de son corps, de sa tête. Toute la maison garde l'empreinte de sa présence. On croirait qu'il va paraître dans l'ouverture de cette porte. Ainsi vivait-il, simple et modeste comme un sage des anciens temps. Solitaire. Je songe aux visiteurs qui viendront ici, qui verront, et s'étonneront.

Dans un autre bâtiment, à côté, sont les bureaux et les laboratoires. Des murs entiers sont tapissés de bibliothèques. Que de livres ! Ils témoignent d'une culture étonnante. Je ne m'arrête pas aux ouvrages scientifiques, qui vont de soi ; mais plutôt à la grande histoire de Lavisse et Rambaud, à la grande histoire de France de Lavisse, à la grande histoire de la littérature française de Petit de Julleville. Voici les mémoires de chefs militaires ou d'hommes d'Etat contemporains qui ont pesé sur notre destin, et des romans modernes, et toute une série de la collection du *Masque,* de Gaston Leroux, de Maurice Leblanc. Je reste à rêver devant ces traces, devant l'ouverture d'esprit qu'elles attestent : *Nil humanum reputare alienum...*

Ici Yersin et ses collaborateurs se rencontraient. Mais, à côté encore, un couloir conduit à un réduit où il pénétrait seul. « Il n'aimait pas qu'on l'y dérange, me dit l'un d'eux. Nous ne savons pas ce qu'il y faisait, quelle recherche il poursuivait ». Il me fait entrer. Ce réduit, c'est la coupole d'une lunette astronomique. C'est là que, la nuit, Yersin venait s'enfermer, seul, en tête à tête avec toutes les étoiles du ciel.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TONKIN 1943

Interview de M. le Résident Supérieur HAELEWYN

REPORTER. — *Monsieur le Résident Supérieur, voici bientôt dix mois que vous avez pris en mains la direction de l'Administration tonkinoise. Pouvons-nous vous demander, sinon un bilan de vos efforts, du moins un bref aperçu de la situation politique et économique actuelle du Tonkin ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — La situation économique d'abord. Comme chacun le sait, le Tonkin est un pays essentiellement agricole. Or, si l'on compare la situation actuelle des agriculteurs tonkinois à ce qu'elle était il y a cinq ou six ans, l'observateur le moins averti doit reconnaître qu'elle s'est améliorée dans de notables proportions. Le cultivateur, que l'avilissement des cours du paddy payait insuffisamment de ses peines, a trouvé un peu plus d'aisance depuis quelques années. Ce qui est vrai pour le riz l'est aussi pour les autres cultures : maïs, soja, patates, arachides.

REPORTER. — *Il n'est que juste qu'ayant été à la peine, le paysan tonkinois soit aujourd'hui à l'honneur. Et s'il a gardé à son arc cette deuxième corde qu'est l'artisanat, nous n'aurons aucune peine à penser qu'il commence à connaître des jours meilleurs ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — Il est certain que le Tonkin est par excellence le pays de l'artisanat. Les qualités de patience et de ténacité du Tonkinois, son habileté manuelle, la vivacité de son esprit inventif, tout cela contribue à faire de lui un excellent artisan, le meilleur sans doute de l'Indochine. Le tempérament artistique ne lui fait pas défaut non plus, et quoi qu'on en dise, c'est la probité et la conscience professionnelle de leurs fabricants qui ont permis d'asseoir, depuis des siècles, la réputation de nombreux produits locaux tels que les poteries de Bat-tràng, les soieries de Thai-binh, les broderies de Nam-dinh, etc...

REPORTER. — *Quelle a été la politique poursuivie par le Protectorat en matière d'artisanat ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — L'Administration locale a toujours cherché, jusqu'ici, à développer ce métier second, appelé à procurer au paysan des ressources appréciables.

La guerre et l'arrêt des importations ont encore stimulé notre activité en ce domaine. Nos services techniques ne cessent de prodiguer aux artisans leurs conseils et leur appui, et pour définir le rôle du Comité local de l'Artisanat, il n'est besoin que de rappeler qu'il est présidé par S. E. le Vo-Hiên Hoàng-trong-Phu, dont la haute compétence et l'activité inlassable ont donné à de nombreuses industries locales une forte impulsion.

Quant au domaine de l'artisanat, il s'est considérablement élargi depuis la guerre. Devant la pénurie des articles étrangers, l'ingéniosité de nos artisans s'est attaquée au difficile problème des produits de remplacement ; et grâce aux encouragements de tous ordres qu'ils ont reçus, les fabricants tonkinois ont vu, dans de nombreux cas, leurs efforts couronnés de succès. Je citerai, parmi leurs meilleures réussites, la fabrication des tissus d'habillement et d'ameublement, celle des encres de bureau et encres d'imprimerie, etc...

Il ne conviendrait pas cependant de faire preuve d'un optimisme exagéré. L'artisanat local souffre en effet de la pénurie des matières premières. Pour ne parler que de l'industrie du tissage, il est certain qu'il a fallu rationner les filés, et supprimer de nombreux ateliers artisanaux. Mais là encore, la politique du Protectorat n'a pas eu d'autre but que de soutenir les industries familiales dans la mesure du possible.

C'est ainsi que 15.000 artisans reçoivent chaque mois des filés de coton : le tissage fait, l'étoffe est remise aux organismes de distribution, l'artisant recevant une large rétribution pour son travail.

Cette façon de procéder permet de distribuer à ces 15.000 tisserands 330.000 piastres par mois.

Les tissus fabriqués, un million de mètres par mois, sont alors distribués sur carte aux habitants à des prix ne dépassant pas le tiers de ceux du marché libre.

Bien que ces chiffres apparaissent importants, la production textile ne permet cependant de couvrir que le quart des besoins du peuple. C'est la raison pour laquelle le Protectorat ne saurait assez recommander l'économie des tissus qui doit être, à l'heure actuelle, une des principales préoccupations des familles.

REPORTER. — *Sans quitter le domaine économique, voudriez-vous nous donner quelques indications sur les productions qui se rattachent à l'agriculture et à l'élevage ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — L'absence des laits condensés d'importation nous a conduits à contrôler et augmenter la production laitière. Dans tous les centres, le problème du ravitaillement en lait, pour les nourrissons, enfants et malades est pratiquement résolu. Dans les grandes villes, des installations de stérilisation et une surveillance sanitaire rigoureuse permettent de garantir une qualité parfaite du lait.

Au point de vue de la viande de boucherie, des mesures ont été prises pour assurer un ravitaillement régulier des grands centres sans imposer cependant de restrictions trop sévères au consommateur, cependant que l'élevage se développe dans des proportions appréciables.

En somme la situation alimentaire du Tonkin se présente sous un jour favorable.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La pénurie de moyens de transport mécanique ayant amené une utilisation accrue du cheval, l'Administration s'est préoccupé d'augmenter le cheptel équin, et là encore, bien que ce soit une œuvre de longue haleine, les résultats acquis sont encourageants.

REPORTER. — *N'auriez-vous pas aussi un programme de grands travaux ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — Effectivement, le Tonkin poursuit en dépit des difficultés de l'heure, son programme de travaux d'hydraulique agricole destiné à augmenter la productivité de son sol. C'est là une impérieuse nécessité en raison de ses ressources limitées par rapport à l'importance de sa population.

Dans ce domaine, continuant l'effort accompli depuis de nombreuses années, nous poursuivons spécialement les aménagements des casiers de Hadong-Phuly et de Nam-dinh. Pour le premier, qui est presque terminé et dont le réseau hydraulique est déjà en exploitation partielle, l'augmentation de récolte sera dès l'an prochain de 40.000 tonnes de paddy par an.

REPORTER. — *Ce que vous venez de nous apprendre de l'agriculture et de l'artisanat au Tonkin, démontre que l'application des principes d'autarcie économique est poursuivie avec énergie dans le pays placé sous votre autorité, et que cette politique a donné d'excellents résultats. Ne pourriez-vous pas, en passant, nous dire aussi quelques mots de l'industrialisation du Tonkin ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — Ce sont encore les principes autarciques, auxquels vous venez de faire allusion, principes préconisés par l'Amiral Decoux, qui ont présidé au développement de l'industrie tonkinoise depuis ces dernières années.

Il ne m'est pas possible, dans le cadre de ce bref entretien, d'entrer dans le détail des résultats obtenus et des projets en cours. Mais le public doit savoir que les produits de l'industrie tonkinoise apportent déjà à la vie économique de la Fédération un appoint d'autant plus appréciable que leur pénurie, à la suite de la rupture des communications avec la Métropole, se faisait cruellement sentir.

REPORTER. — *Cet aperçu de l'activité économique tonkinoise autorise les plus grands espoirs. Nous serait-il permis de vous demander, maintenant, de nous parler de la situation politique ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — Pour répondre à cette question, je voudrais pouvoir vous brosser un tableau de la vie de chaque jour dans le cadre de n'importe quel village tonkinois.

Au milieu de ses rizières, le paysan travaille sans arrêt, sûr de tirer de sa récolte un prix rémunérateur. L'existence du village est paisible, la vie communale réorganisée par une réforme récente, inspirée des anciennes institutions avec toutes les corrections nécessaires, se poursuit calmement, dans le cadre traditionnel. Les écoles rurales toujours plus nombreuses, puisque chaque village aura bientôt la sienne, sont fréquentées avec assiduité.

La population paysanne, disciplinée, répondant avec une parfaite bonne volonté aux appels du Gouvernement, mérite que je lui rende ici témoignage de ma gratitude pour le loyalisme sincère dont elle fait preuve.

Hanoi, capitale intellectuelle de la Fédération Indochinoise, s'enorgueillit à juste titre de sa Cité Universitaire, œuvre encore de l'Amiral Decoux. La jeunesse de toute l'Union afflue dans nos écoles, une jeunesse saine, avide d'idéal et d'action, sportive et pleine d'enthousiasme. Partout passe le souffle de la Révolution Nationale : après les jours sombres de 1940, les esprits se sont ressaisis, renaissant à la vie et à l'espoir d'une France nouvelle, unie et forte. L'attachement unanime des Français et des Indochinois à la personne et à l'œuvre du Maréchal est en somme le fait dominant de la situation politique.

Je ne dirai pas que les répercussions de la guerre mondiale n'aient pas provoqué, ici comme partout ailleurs, une hausse sensible du coût de l'existence. Mais les trafiquants du marché noir sont traqués sans répit et il est bien certain que la vie reste au Tonkin plus facile et moins chère que dans bien des pays du monde.

Certes, l'Administration locale ne se dissimule pas les difficultés de sa tâche : elle ne cherche pas à les esquiver, elle les attaque de front. Sous l'égide du Maréchal, notre Chef à tous, et sous la haute direction de l'Amiral Decoux, en qui le Gouvernement français a placé son entière confiance, le Tonkin contribue, pour sa part, à l'œuvre de paix de la France en Extrême-Asie. Si l'évolution d'un peuple est, comme on l'a dit, une « création continue », ici la France crée, dans l'ordre et dans la concorde.

Il y a cependant une ombre au tableau, car vous savez que nous jouissons au Tonkin d'un triste privilège...

REPORTER. — *Vous voulez parler sans doute des incursions aériennes ?*

M. LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR. — Précisément. Comme vous le savez, ces incursions sont assez fréquentes, et trop souvent, nous avons à déplorer des morts et des blessés, surtout parmi la population indochinoise.

Celle-ci ne cesse de faire preuve, en ces circonstances douloureuses, d'un moral très élevé et la dignité de son attitude inspire le respect.

Le Gouvernement général de l'Indochine et le Protectorat du Tonkin entourent les populations bombardées de toute leur sollicitude. C'est aussi dans le malheur, parmi les ruines et les deuils, que la solidarité franco-indochinoise trouve les plus nobles occasions de se manifester.

Quant au fonctionnement des services de défense passive, il ne laisse rien à désirer.

Le dévouement du personnel est au-dessus de tout éloge. La population qui, il y a deux ans, ne se rendait pas bien compte du danger aérien, applique maintenant les consignes avec une discipline parfaite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 20 AU 27 SEPTEMBRE 1943

Pacifique.

L'activité aérienne s'est encore accrue, au cours de cette dernière semaine, au-dessus des positions alliées et nippones du sud-ouest du Pacifique.

L'aviation alliée a dirigé principalement ses raids contre les bases japonaises de Buin (île Bougainville) et de Clenbenta, le 23 septembre, dans l'archipel des Salomon, et sur l'aérodrome de Wewak, en Nouvelle-Guinée, le 20 septembre.

Un groupe de 200 bombardiers à long rayon d'action a, de plus, attaqué les îles Makin et Tarawa, dans l'archipel Gilbert, ainsi que l'île Nauru, le 19 septembre.

L'aviation de chasse et de bombardement a, en outre, appuyé d'une façon active les opérations de débarquement des troupes australiennes, effectuées sur la côte orientale de la Nouvelle-Guinée, au nord de Finschafen.

De son côté, l'aviation navale nippone a effectué une série de puissantes attaques sur les bases alliées de la Nouvelle-Guinée, notamment sur la baie de Mamdare, le 19 septembre ; sur Port-Moresby et Mabzab, le 21 septembre ; sur l'aérodrome de Babuaf, le 20 septembre, enfin sur la base de Buna, les 22 et 24 septembre.

Dans l'archipel des Salomon, les avions nippons ont également bombardé l'île de Guadalcanal les 19, 20, 21 et 24 septembre ; la Nouvelle-Géorgie les 18, 20 et 24 septembre ; l'île de Vella-Lavella les 18, 20, 22 et 24 septembre ; enfin l'île Russel, le 21 septembre.

En Australie, Port-Dawin a de nouveau subi un raid le 20 septembre.

Dans le secteur de Finschafen, l'aviation japonaise a, en outre, coulé 3 croiseurs, 2 destroyers et un transport qui faisaient partie du convoi allié de débarquement.

Russie.

L'avance soviétique s'est poursuivie sur l'ensemble du front depuis un point situé dans le sud-est de Velikie-Luki, jusqu'à la côte de la mer d'Azov, aux environs de Melitopol.

Les faits saillants de la semaine ont été, d'une part, l'évacuation par les Allemands de Smolensk, un des derniers bastions fortifiés qui, avec Orel, Kharkov et Stalino, formaient les positions-clés du front allemand ; d'autre part, l'arrivée sur le Dniepr de plusieurs colonnes soviétiques.

— Ainsi, avec la prise de Novomoskovsk, à 25 kilomètres au nord-est de Dniepropetrovsk ; de Poltava, sur la ligne Kiev-Slaviansk ; de Zoloronosha, à 40 kilomètres au nord de Cherbassy, et de Perislov, à 75 kilomètres au sud-est de Kiev, les 22 et 23 septembre, le front dans ce secteur s'est pratiquement établi le long de la rive gauche du Dniepr.

— Autour de Kiev, capitale de l'Ukraine, la pression soviétique s'exerce sur un demi-cercle de 50 kilomètres de rayon, passant respectivement par Perislov au sud-est, Borispol à l'est, occupé le 24 septembre, et Osten au nord, sur la Desna, occupé le 22 septembre.

L'important centre de Chernigov, situé sur la Desna à 130 kilomètres au nord-est de Kiev, est tombé aux mains des Russes le 21 septembre.

— Dans la partie septentrionale du front, les troupes russes ont enfoncé les lignes de défense allemandes établies sur la rive occidentale de la Desna et ont progressé en direction de Gomel, atteignant Klintzi le 26 septembre, sur la ligne Briansk-Gomel.

Gorodnia, à 75 kilomètres au sud-est de cette ville a été également occupé le 24 septembre.

— Dans le secteur de Smolensk, après la chute de cette ville l'Armée Rouge a poursuivi son avance vers l'ouest en direction d'Orsha, s'emparant de Dubrovna, le 26 septembre à 40 kilomètres seulement de cette ville.

Plus au nord, Velish et Demidov, respectivement à 100 et 60 kilomètres au nord-ouest de Smolensk, sont tombés également aux mains des troupes soviétiques.

Désormais, aux dires des porte-paroles allemands, la Wermacht effectue un vaste mouvement de repli sur une nouvelle ligne non encore révélée, dans le but de réduire les énormes distances qui séparent le front de l'Allemagne elle-même.

Italie.

Après l'établissement d'une solide tête de pont dans la région de Salerne, les troupes de la VIIIe Armée britannique ont repris leur offensive dans la partie sud-orientale de la péninsule italienne, aux environs de Bari.

— Longeant la côte de la mer Adriatique, une première colonne s'est emparée de Molfetta, le 25 septembre, à 25 kilomètres au nord de Bari, et a atteint la rive sud du fleuve Ofanto, débouchant ainsi sur la plaine de Foggia.

Plus à l'intérieur, une seconde colonne, partant de Gioïa-del-Colle, s'est dirigée vers le nord-ouest et a occupé Altamura, le 23 septembre et Spinazzola, le 26 septembre, sur la ligne Gioïa-Melfi, à 80 kilomètres de cette première ville.

Enfin, partant de Tarente, une troisième colonne s'est dirigée vers l'ouest dans le but d'établir une jonction avec la Ve Armée américaine combattant sur le front de Salerne.

Potenza, à mi-chemin sur la ligne reliant Salerne à Tarente, a été atteint le 22 septembre, alors que les villes de Ginosa et Matera, respectivement à 40 et 60 kilomètres au nord-ouest de Tarente étaient occupées les 23 et 24 septembre.

Les gares d'Avigliano et d'Atella, sur la ligne Tarente-Melfi, ont été également occupées les 23 et 26 septembre.

— Dans le secteur de Salerne, par contre, les troupes alliées se sont bornés à élargir leur tête de pont et à occuper les positions clés nécessaires à la prochaine offensive contre Naples.

Successivement ont été occupées les villes de Amalfi, le 20 septembre, sur la péninsule de Sorrente ; Ebolie, le 21 septembre, sur la ligne Salerne-Tarente ; Campagna, le 22 septembre, à 10 kilomètres au nord d'Eboli ; Acerra, le 23 septembre, à 15 kilomètres au nord d'Eboli ; enfin Cava-di-Tirreni, le 26 septembre sur la route Naples-Salerne.

Toutefois, sur ce dernier front, la résistance allemande s'annonce très forte du fait de l'afflux incessant de renforts en provenance du nord de l'Italie.

— En Sardaigne, les troupes américaines ont effectué leur débarquement le 21 septembre, après l'évacuation des troupes allemandes. L'aviation alliée a immédiatement pris possession des différents aérodromes de l'île.

Corse.

Après l'évacuation de la Sardaigne par les troupes allemandes, d'importants détachements de corps-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

francs des troupes d'Afrique du Nord ont effectué un débarquement le 20 septembre en plusieurs points de la côte occidentale de Corse, notamment dans le golfe d'Ajaccio et aux environs de Calvi.

Les troupes dissidentes ont pris possession d'Ajaccio, la capitale de l'île, et de Calvi, le lendemain même du débarquement.

Un autre débarquement effectué dans le golfe de Valinco, le 22 septembre, permettait la prise de Sartène, à 10 kilomètres à l'intérieur de la côte, alors que Corte, situé en plein centre de l'île, sur la principale voie ferrée reliant Ajaccio à Bastia était occupé, coupant ainsi la retraite aux troupes allemandes.

Le 24 septembre, Bonifacio et Porto-Vecchio, sur la côte méridionale, ainsi que Saint-Florent, sur la côte nord-ouest, étaient également occupées.

Le 26 septembre, un nouveau débarquement de troupes américaines près de Bastia permettait la prise de ce port, de Valettale et d'Olmetta.

Selon les dernières nouvelles, et à la suite de leur trop grande infériorité numérique, les Allemands évacueraient leurs troupes par voie aérienne.

EN FRANCE

Le 20 septembre. — Le Maréchal et le président Laval visitent un des trains spéciaux d'assistance équipé par le service interministériel de protection contre les événements de guerre, et comprenant six wagons : voiture hôpital pourvue de 30 couchettes, voiture chirurgicale comportant une salle de pansements et une salle d'opérations équipée notamment d'appareils de radiologie et de transfusion sanguine, voiture du personnel des bureaux où se trouve la cabine du commandant du train, voiture cuisine et voiture magasin, où sont entreposés des stocks de secours de vêtements, sous-vêtements et chaussures suffisants pour vêtir entièrement mille réfugiés, voiture des « mères et enfants » qui comporte une biberonnerie pouvant distribuer des milliers de biberons, une crèche pour les enfants abandonnés, une salle de repos et une salle d'accouchement.

Le Gouvernement attache en effet une grande importance au service de protection dont l'extension a récemment été décidée et qui est désormais en mesure d'apporter un secours immédiat très efficace aux villes bombardées.

Le 21 septembre. — Le professeur Henri Vincent, qui a découvert le vaccin contre la typhoïde, vient d'annoncer à l'Académie des Sciences qu'il était parvenu à produire un sérum antityphoïdique capable de guérir cette grave maladie.

Le 24 septembre. — Pour la troisième fois, les autorités allemandes ont remis au « Comité ouvrier du Secours immédiat » une somme de 100 millions, destinée à venir en aide aux victimes et aux sinistrés des bombardements anglo-américains.

Le 25 septembre. — L'amitié franco-suisse a été célébrée vendredi par un goûter monstre offert à 2.000 enfants. Le préfet de la Loire, s'adressant plus particulièrement aux représentants de la République helvétique, a déclaré : « Nous ne pouvons pas oublier, dans ce département, où plus de cinquante mille écoliers ont bénéficié de la générosité suisse, ce que vous avez fait pour nos prisonniers et nos enfants. Je sais que le peuple suisse aime autant la France que les Français aiment leur propre pays ».

Le consul de la Suisse a répondu en disant notamment : « Si notre pays a fait cela, c'est parce qu'il aime la France et qu'il tient à garder son amitié ».

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Un métier auquel on ne pense pas.

J. Le Bourgeois, dans *Radio-Indochine* du 16 septembre nous parle d'une carrière, non pas nouvelle, mais peu connue :

LA RADIODIFFUSION.

Dans une vingtaine d'années, la profession de la radiodiffusion sera connue, cataloguée, encombrée.

D'abord, on lui aura trouvé ce qui manque le plus aujourd'hui pour en parler : un nom.

Autour du micro s'affairent des « régisseurs », des « speakers », des « reporters », des « collaborateurs », mais ces mots ne désignent, eux aussi, que des fonctions ou des spécialités. Il reste donc à trouver un terme correspondant à celui d'ingénieur, d'avocat ou de journaliste, terme qui devra d'ailleurs éviter toute confusion avec l'exploitation technique des appareils de radio, dont il n'est pas question dans cet article.

Ensuite, on aura créé des écoles de radiodiffusion. Alimenter un micro en informations, concerts, reportages, etc., cela s'apprend, au même titre que soigner les dents ou exploiter une mine. Parce que les Français sont riches d'initiative et de facultés d'assimilation, ils ont tendance à croire que, pour beaucoup de métiers, un enseignement méthodique est superflu.

Enfin — dans une vingtaine d'années, toujours — les postes de radiodiffusion se seront multipliés autant que le personnel de chacun. Les progrès de la technique permettront certainement de réduire de plus en plus l'intervalle entre les longueurs d'ondes de chaque poste, sans craindre de brouillages à la réception, comme cela a été et est encore trop souvent le cas.

Dans chacune de ces stations — nouvelles ou anciennes —, il faudra plus de monde qu'aujourd'hui, parce qu'on aura perfectionné un art encore dans son enfance et parce qu'on lui aura adjoint la télévision.

Lisez plutôt, dans ce numéro de Radio-Indochine, *l'article consacré aux enregistrements ; vous y verrez combien ce seul chapitre peut, dans un proche avenir, exiger d'accroissement de personnel.*

Ainsi en sera-t-il dans vingt ans, ainsi commence-t-il déjà d'en être dans certains pays.

Alors, de cette profession dûment baptisée, enseignée, multipliée, tout le monde voudra. Parce qu'elle sera bien encombrée, les mamans diront : « J'aimerais que mon fils soit dans la radiodiffusion ! » et les enfants répéteront : « Moi, je veux être... » (à ce moment-là, on aura trouvé le mot que je cherche).

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui où l'on réclame des gens capables d'apporter à notre radio ce qui lui manque, où il nous faut envisager cette tâche énorme que sera, après la guerre, la réorganisation de la radiodiffusion française, on ne trouve personne. Avez-vous entendu une seule fois un lycéen vous dire qu'il voulait faire carrière dans la radiodiffusion ou ses parents le lui conseiller ? Ce n'est pas, je crois, qu'on ait des préjugés contre la radio, mais seulement qu'on n'y pense pas. On s'est habitué, dans la famille, à répéter depuis deux ou trois générations : « Je serai fonctionnaire, marin, commerçant, avocat », et l'on s'en tient à ce programme. En Indochine, les fils ou petits-fils d'hommes qui ont quitté la France pour venir s'installer ici devraient pourtant avoir, plus que les autres, le goût des métiers neufs. En France, au plus fort de la crise et du chômage, on cherchait vainement des radio-reporters...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Voyants et prophètes.

On parle beaucoup de voyants et de prophètes ces temps-ci et du reste on en parle toujours. Or, voyez la bonne fortune du chroniqueur, l'autre jour à la Salle des Ventes je suis tombé sur un stock de journaux et de périodiques datant de décembre 1938 et de janvier 1939. Ces dates ne vous disent spécialement rien, mais ils convient de vous rappeler qu'à ce moment de l'année les journaux parisiens de même que les journaux de Londres, de Berlin ou d'ailleurs, consacraient une chronique aux prédictions. Un reporter allait interviewer la pythonisse où le mage en renom ou bien le journal leur ouvrait ses colonnes. Et ma foi, j'ai passé un bon moment à me faire une pinte de sang vermeil à relire ces prédictions de fin 1938 ou début de 1939 ; pour de vrai, les voyants ont mis dans le mille. Peut-on se tromper à ce point ?

Mes lecteurs seront comme moi : ils liront avec fruit ces prédictions et sans doute que, comme moi aussi, ils seront tentés, après cette lecture, de ne plus ajouter foi aux prédictions du moment. Je reproduirai sans changer une virgule cet effarant ramassis de choses si cruellement démenties par la réalité. Avant de commencer, je tiens à noter que tous ces voyants contredits par les événements n'ont nullement renoncé à leur fructueux commerce.

Dans un autre éphéméride, nous les retrouverons tous fidèles au poste un an plus tard et nous assénant derechef de nouvelles prophéties. Il faut croire que cela nourrissait bien son homme ou sa femme que de voir ou même de ne pas voir dans le marc de café ou dans les taches d'encre. Et maintenant commençons par Mme M. L. Sondaz qui publiait ses prophéties dans le journal Voilà :

Le 26 décembre 1938, elle déclare : « Ciel lumineux. Bon présage pour la France, faisons confiance à l'esprit libéral. Il n'y aura pas de guerre. 1939 ne nous apporte pas la guerre ».

Mme Geneviève Zaepffel, directrice du Centre spiritualiste de Genève qui, elle, dit ceci le 12 décembre 1938 : « Pour 1939 je vous promets la paix, rien que la paix » (Journal Excelsior).

*Mme Florida, voyante par le plomb fondu, écrit dans l'*Œuvre *le 1er janvier 1939 : « Un bon accord mondial qui paraît durable se dessine nettement en cette année 1939. L'accord de l'Allemagne avec la France s'accentue. Il y a même accentuation du rapprochement franco-allemand. Je ne crois ni ne vois que la France ait à mobiliser ».*

Mme Christine Nora, voyante par les courbes solaires :

« Pas de guerre sans doute. Heures d'angoisse au début de l'été, mais tout permet de penser qu'une fois encore les catastrophes seront évitées au cours de 1939 ». (31 décembre 1938.)

Mme Pierre, voyante par les cailloux :

« Le rapprochement franco-allemand que j'annonce depuis quinze ans ne fait encore que se dessiner, j'en suis certaine ! » (1er janvier 1939.)

Mme Luce Vidi, voyante par les taches d'encre :

« Il n'y aura pas de guerre en France en 1939. La guerre sera, une fois de plus, repoussée. Une année sans catastrophe ». (20 décembre 1938.)

M. Dom Néroman, président du Collège astrologique de France :

« Je ne vois pas nettement la guerre si ce n'est à Moscou... La France n'est intéressée que « par la bande » si l'on peut dire, à ces événements... Il est possible que si, d'aventure, une guerre éclate, elle prenne fin en août ». (1er janvier 1939.)

Mme Fraya, célébrité de la voyance :

« Il n'y aura pas la guerre en 1939, qui sera sous l'influence de Vénus et du Soleil, en ce qui concerne la France ». (1er janvier 1939.)

Mme Detey, voyante de l'Institut métapsychique :

« Des émeutes à Lyon, la dissolution des chambres, un krach financier, mais nous n'aurons pas la guerre. Nous ferons une politique de rapprochement avec l'Allemagne... La guerre d'Espagne continuera ». (1er janvier 1939.)

Mlle Josepha-Maria, astrologue et chiromancienne (1er janvier 1939) :

« L'année 1939, dans l'ensemble, sera, en France, assez calme. Pas de guerre étrangère. L'entente avec l'Allemagne sera de plus en plus étroite. »

Mme Speranza, voyante (1er janvier 1939) :

« Pas de guerre en 1939, malgré les menaces qui, alors, ne viendront pas d'outre-Rhin. M. Neville Chamberlain sera heureux dans les résultats qu'il cherche à obtenir en vue de la paix en Europe. »

M. Adek Holkar, voyant (1er janvier 1939) :

« Une double inquiétude début d'été et fin d'automne 1939, chaque fois assez vite dissipée, mais pas de guerre pour la France. »

Mme Sybille, voyante par le tarot des gemmes (31 décembre 1938) :

« Pas de guerre pour la France en 1939, mais une chicane (sic) qui nous entraînera jusqu'à la limite... Sera président de la République un très vieux monsieur qui, depuis longtemps, attend cela. »

Toutes les pythonisses consultées par Mme Lise Lamarre, de l'*Ordre* :

« 1939 sera une année pacifique, d'apaisement extérieur, peut-être même de limitation des armements ! »

⁂

Comme on voit les voyantes n'ont rien vu. A demain.

ASMODEE.

(L'IMPARTIAL du 15 septembre 1943.)

⁂

Ainsi qu'on l'a vu hier, prophètes, voyantes et somnambules extra-lucides pullulaient littéralement dans les dernières années précédant la seconde guerre mondiale. Et comme aussi on l'a vu hier leurs prédictions se sont avérées aussi fausses qu'impertinentes par le ton d'assurance qu'elles revêtaient. Mais, dans la masse des voyants, un nom se détachait, celui d'un monsieur qui s'appelait Maurice Privat.

Peut-être mes lecteurs se souviennent-ils de ce fabricant de mauvaise prose d'almanach, véritable industriel de la prophétie en série, authentique confectionneur de prédictions controuvées. Or donc, ledit Maurice Privat lança en novembre ou décembre 1938 un nouveau recueil de prédictions à toute épreuve. La bande mauve qui entourait le livre portait ces lignes modestes : Maurice Privat « l'homme qui étonna le monde » dans son nouveau livre : « 1939, année de reprise ».

Et dans son introduction ledit Privat écrivait : « Nous avions intitulé 1938 « année d'échéances », nous ne craignons pas d'intituler 1939, « année de reprise ». D'ores et déjà nous affirmons que les menaces de guerre ne concernent pas la France, la paix pour nous est assurée ».

Et plus loin : « Prague n'a exactement rien à redouter, le calme reviendra en octobre ou novembre 1939, on n'avalera pas la Tchécoslovaquie. Nous formulons ces avis d'après des thèmes célestes, car nous sommes plus sûrs des renseignements qu'ils nous procurent que des rapports des chancelleries (sic). Nous mettons chacun à même de constater la solidité de ces observations, la valeur opérante de ces dates... On peut constater que nous travaillons sur des certitudes... Que faut-il en conclure ? Que nos lecteurs auraient profit à nous demander quelques conseils ».

L'habile Maurice Privat, dont le studio monégasque, publie à leur intention les tarifs, qui vont de 250 francs à 1.000 francs pour un « Horoscope complet, avec dates décisives de la vie, spécialement étudié par Maurice Privat », et indique le « choix du moment le plus utile pour le lancement d'une affaire ou d'une entreprise »... moyennant un modeste honoraire... « à partir de 500 francs », M. Maurice Privat, qui rappelle que des journaux étrangers l'ont simplement appelé « le plus grand astrologue du monde », donne, en effet, en outre, les prédictions suivantes :

« L'insurrection espagnole va connaître des jours plus amers... La République espagnole, qualifiée de rouge et de marxiste, est sauvée. Le début de décembre 1938 marquera l'avènement de jours tragiques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour le Gouvernement de Burgos, qui inclinera rapidement à la paix... »

... « 1939 fera gagner à la Pologne de la considération, du prestige et de l'amitié... Les récoltes y seront excellentes, mais difficiles à garder, etc... Le Gouvernement polonais ressentira, en 1939, le besoin de se montrer excellent voisin, de mettre sa bonne intelligence en œuvre afin d'éteindre l'incendie... »

... « Nous donnions, dans notre livre 1938, le 20 mai et surtout le 17 juin 1939 comme dates graves pour le régime fasciste de l'Italie et son patron. Nous les confirmons pleinement. Il devra alors se démettre ou se soumettre. »

... « On sait que le septennat du président de la République se termine le 1er juin 1939. Il ne sera pas réélu... »

M. Maurice Privat semble vraiment avoir joué le sketch : « A tous les coups l'on perd ! » Continuons d'ailleurs le voyage à travers son livre désormais historique : il en vaut la peine ! Voici, par exemple, une date dont l'événement a confirmé l'importance, mais, hélas ! dans un sens diamétralement opposé à celui que prévoit « le plus grand astrologue du monde ».

« La situation internationale prendra un tour plus favorable le 1er septembre et sera rétablie le 1er octobre ! »

La voilà bien, bonnes gens, « la valeur opérante des dates ! Et celles-ci, donc, à propos du Pape.

... « A la fin septembre (1938) on sera assuré que cette fois, le miracle ne se produira plus : le Pape s'en ira sans souffrir. C'est aux alentours du 20 novembre que le Conclave se réunira, fixant son choix sur un jeune prince de l'Eglise. Son nom aura eu du mal à sortir de l'urne et sa nomination suscitera des oppositions avant et après qu'il aura été consacré. (Il est seulement dommage pour le pôvre Maurice Privat que jamais n'ait été aussi rapide et enthousiaste cette élection, qui s'est faite à l'unanimité des cardinaux !)

Que voilà, direz-vous, des prédictions démenties à plaisir par les événements. Certes. Mais, chers lecteurs naïfs, vous pensez peut-être que ce Maurice Privat, astrologue chu dans un puits d'erreur, a fait amende honorable ? Point. En décembre 1939, c'est-à-dire après que le déchaînement du conflit, les événements de Tchéco-Slovaquie et d'ailleurs lui eussent infligé un cruel démenti, M. Privat a récidivé, il a pondu et publié un nouveau recueil de prophéties...

ASMODEE.

(IMPARTIAL du 16 septembre 1943.)

Coquetterie.

Sait-on que, dans le vieux droit français, il y a un cas de rupture de mariage, qui n'a jamais été abrogé ? Il s'agit d'un édit rendu par le Parlement de Paris, en 1770, ainsi conçu :

« Quiconque attirera dans les liens du mariage aucun sujet mâle de Sa Majesté au moyen de rouge ou de blanc, de parfums, d'essences, de dents artificielles, de faux cheveux, de coton, de corsets en fer, de cerceaux aux jupes, de souliers à hauts talons ou de fausses hanches sera poursuivi pour sorcellerie et le mariage sera déclaré nul et non avenu... »

Le Code civil, complété par la loi du 1er août 1905, appelle cela la tromperie sur la qualité de la marchandise.

(L'OPINION.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 20 au 27 septembre 1943.

L'Amiral à Saigon-Cholon.

Le 20 septembre. — L'aménagement des quartiers de paillotes dans la région Saigon-Cholon constitue l'une des réalisations sociales les plus intéressantes accomplies ces derniers temps en Indochine. Le problème était ample, puisqu'il intéresse des dizaines de milliers d'habitants. Il consistait, d'une part, à assainir des quartiers entiers composés de masures, souvent sordides, entassées sur des terrains marécageux, et, d'autre part, à dégager les régions centrales qu'encombraient ces quartiers, et qui doivent, dans une grande cité moderne, être réservés par priorité aux installations d'intérêt général et aux constructions définitives.

Rue Richaud prolongée, plus de 1.200 logements ont été déplacés et reconstruits sur un modèle type ; 10.000 habitants ont vu leurs logements misérables remplacés par des paillotes simples, mais propres, aérées, espacées et alignées sur des larges rues nouvelles.

Rue Audouit, 15.000 habitants collaborent eux-mêmes avec le service régional d'hygiène à une transformation exactement calquée sur celle de l'agglomération Richaud. Des résultats remarquables y ont été procurés par la collaboration des services municipaux avec les œuvres d'assistance, au premier rang desquelles on doit citer l'œuvre des Dames de la charité.

A Cholon, la nouvelle cité de Phu-tho, en face du champ de courses, est un immense chantier de 30 hectares, recouvrant ce qui, il y a 8 mois, était encore un pâturage. Une vraie ville de 10.000 habitants s'y achève, construite suivant un réseau libre imaginé par l'ingénieur urbaniste Pugnaire, avec un quartier chinois, des quartiers annamites, des rues empierrées et plantées d'arbres, des groupes de latrines, bornes-fontaines, bouches d'incendie, canaux de drainage à fond de maçonnerie, coupés de ponceaux.

Par le quartier Ducos (8.000 habitants) en cours de réaménagement, l'Amiral a gagné ensuite les chantiers de l'agglomération de Chanh-hung où 20.000 à 25.000 habitants seront groupés sur 80 hectares, dans d'excellentes conditions d'hygiène.

L'Amiral Decoux dans l'Ouest cochinchinois.

Châu-dôc, 21 septembre. — Le Chef de la Fédération a quitté Saigon ce matin pour une tournée dans l'Ouest cochinchinois.

Dans ces différents centres, l'Amiral s'est fait présenter les notabilités soit au dinh, soit sur le stade et a remis solennellement un certain nombre de distinctions honorifiques. Une importance cérémonie avait été préparée au stade de Can-tho. Le Chef de la Fédération a prononcé un discours devant 4.000 jeunes des divers mouvements de sports et de jeunesse, 15.000 notables, venus de tous les villages de l'intérieur, ont renouvelé leur serment de fidélité à la France et au Maréchal, devant une foule considérable d'assistants.

Partout, de longues haies de jeunes et de sportifs rendaient les honneurs, notamment à Long-xuyên où leur présentation était particulièrement remarquable.

Visite du général Mordant.

Hanoi, 22 septembre. — Dans la journée du 22 septembre, le général Mordant, Commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, a visité la garnison de Nam-dinh.

L'inauguration du Collège et de l'Atelier-école de Kompong-cham.

Phnom-penh, 23 septembre. — S. M. le Roi du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cambodge et le Résident Supérieur Georges Gautier, accompagnés des membres du Gouvernement cambodgien et des plus hautes personnalités civiles et militaires du Protectorat, ont inauguré solennellement le Collège et l'Atelier-école de Kompong-cham, le samedi 18 septembre.

Une foule considérable assistait à cette cérémonie au cours de laquelle S. M. Norodom Sihanouk, en réponse à une allocution vibrante de M. Delemar, chef du Service local de l'Enseignement, manifesta sa profonde satisfaction devant les progrès accomplis dans le domaine de la sélection des élites et exprima tout son espoir de voir, grâce à elles, le Cambodge prendra très vite la place qui lui revient dans la Fédération indochinoise.

Le Souverain et le Résident Supérieur procédèrent ensuite à la visite des locaux, où rien n'a été négligé pour le confort des élèves.

Puis le cortège officiel se dirigea vers l'atelier-école où M. Horeau, Résident de Kompong-cham, après avoir expliqué en quelques mots les buts de ce nouvel établissement, fit visiter aux nombreuses autorités présentes les locaux de cet atelier-école, parfaitement adapté aux besoins des jeunes artisans de la province.

La journée se termina par l'inauguration du cercle, un des plus beaux d'Indochine, où Français et Cambodgiens réunis réservèrent un accueil particulièrement chaleureux aux hautes personnalités présentes à la cérémonie.

Un geste généreux.

Saigon, 24 septembre. — A l'occasion du passage de l'Amiral Decoux à Can-tho, la famille du Dôc-phu-su honoraire Nguyên-van-Yên lui a remis un don de 5.000 piastres à l'intention du Secours National.

Le donateur a exprimé le vœu que cette somme apporte un soulagement à des personnes qui sont en France victimes de la guerre, alors que l'Indochine jouit encore de la paix, grâce à la sage politique du Maréchal.

Tournée de M. le Résident Supérieur au Tonkin à Lang-son et Cao-bang.

Hanoi, 24 septembre. — M. le Résident Supérieur au Tonkin J. Haelewyn s'est rendu à Lang-son pour procéder à l'inauguration du monument élevé à la mémoire des officiers et soldats tombés au champ d'honneur en septembre 1940.

A 8 h. 30, le Chef du Protectorat arriva devant le monument où deux sections de tirailleurs et de gardes indochinois lui rendirent les honneurs.

Le monument, imposant dans sa simplicité, fut l'œuvre des architectes Cerruti et Moncet, qui l'ont conçu et réalisé. Elevé dans un cadre magnifique de verdure, il fait face aux belles grottes de la « Roche percée » de Lang-son.

La cérémonie de l'inauguration se déroula dans une atmosphère d'émouvant recueillement. Après le dépôt de gerbes, la sonnerie « aux Morts » retentit, et une minute de silence fut religieusement observée par toute l'assistance.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Frédérique, Marie, Paule, fille de M. Hippolyte, René Baron et de Mme, née Georgette (17 septembre 1943).

Michel, Christan, fils de M. et de Mme G. Dupont (17 septembre 1943).

André, Nguyên-My, fils de M. Nguyên-van-Mau et de Mme, née Jeanne Marcel (20 septembre 1943).

Claude, Maryse, fille de M. Georges Couteau et de Mme, née Marcelle, Olympe Charitat (20 septembre 1943).

Serge, Louis, fils de M. Louis, François Castets et de Mme, née Louise, Eleonore, Juliette Morin (21 septembre 1943)

Madeleine, Yvette, Paulette, fille de M. Charles, Pierre, Emile, Achille Arpage et de Mme, née Aubry (22 septembre 1943).

Claudine, Eliane, fille de M. Hans Diel et de Mme, née Incarnation Diez (23 septembre 1943).

CAMBODGE

Jean, Pol, frère cadet de Marie-Claire ; Jean, Elie ; Yves, Marie, et Marie, Françoise Groleau (18 septembre 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Henri Lauret avec Mlle Colette Thibau.

M. René Leconte avec Mlle Marie-Louise Jeanne Mai-Tam.

COCHINCHINE

M. Jacques Noel avec Mlle Marise Roques.

M. Aristide Morlaes avec Mlle Antoinette Annonier.

MARIAGES.

TONKIN

M. Henri Bouron avec Mlle Dao-thi-Ly (25 septembre 1943).

DÉCÈS.

TONKIN

M. Maurice Pierron (20 septembre 1943).

M. Pham-dinh-Bao (21 septembre 1943).

M. Annie Quiniou (21 septembre 1943).

M. Utaro Yamada (23 septembre 1943).

M. Jean Fleutot (24 septembre 1943).

COCHINCHINE

Mme Prosper Conjondé, née Antoine (18 septembre 1943).

M. Georges Marchal (20 septembre 1943).

M. Quan-bec-Yang (20 septembre 1943).

M. Mouttapa Mariadassou (16 septembre 1943).

CAMBODGE

M. Robert Dupré (13 septembre 1943).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

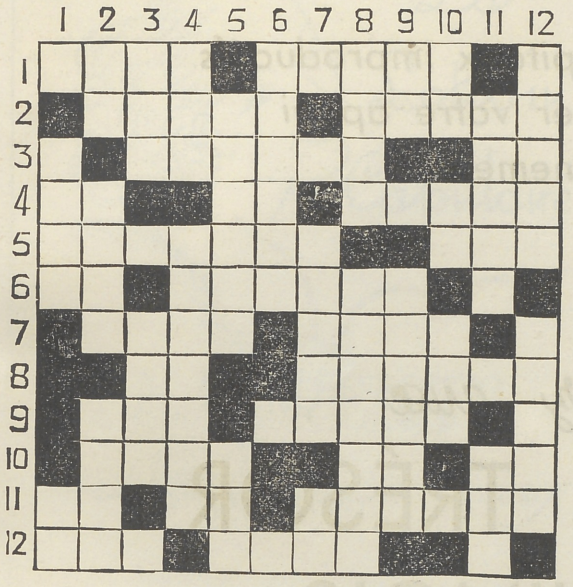
SAIGON
200 — Rue de Champagne
Tél. nº 20615 R. C. Saigon 24

SOLUTION DES MOTS CROISÉS Nº 129

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
1	H	A	M	■	S	■	■	H	A	U	T	E	U	R
2	■	R	O	U	E	R	G	U	E	■	A	■	N	E
3	O	M	O	■	L	E	A	R	■	O	■	R	I	■
4	S	A	R	A	S	A	T	E	■	O	D	E	O	N
5	A	G	E	S	■	C	I	P	A	L	■	U	N	I
6	■	N	■	■	J	■	N	O	S	■	A	S	■	■
7	T	A	R	E	N	T	A	I	S	E	■	S	A	R
8	■	C	O	L	■	■	I	X	I	O	N	■	D	A
9	O	■	U	S	E	E	S	■	S	L	A	V	E	■
10	C	R	E	A	I	T	■	M	E	E	T	I	N	G

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 130



Horizontalement.

1. — Montagne allemande — Chanteuse.
2. — Mit en musique des adaptations de différents drames de Hugo — Troublées.
3. — Receveur — Tellement.
4. — Initiales des deux noms d'un philosophe français — Sigle qui désignerait une république des Pays-Bas — Où se dirigent les peuples.
5. — Chanteur — Directeur d'une ménagerie aquatique.
6. — Initiales d'un magistrat français — Personnage d'un célèbre opéra.
7. — Fournit des prunes — Rivières.
8. — Affirmation d'un feldwebel — Fut jugé digne.
9. — Prénom anglais familier — Retrouve sa jeunesse.
10. — Ville africaine — Conseil d'action — Préfixe.
11. — Complète une société — Formé par deux cours d'eau — Visiteur des nues.
12. — Démence brève — Fritz refuse.

Verticalement.

1. — Porte un bijou — Précède un produit de multiplication sur une facture.
2. — Début d'événement — Vague — Peintre hollandais.
3. — Abréviation du nom d'un gouvernement — Ne pas convenir d'une obligation.
4. — Terme employé sur beaucoup d'affiches d'adjudication — Arme.
5. — Affection superficielle — Refus.
6. — Personnage de Gœthe.
7. — Opéra d'un célèbre musicien né en Sicile — Rapport.
8. — Infiniment plus important à la droite qu'à la gauche — Pays de France.
9. — Deux lettres de Mazarin — Désigne un os.
10. — Adverbe — Pronom — D'un vers de Juvénal, passé en proverbe et qui indique une volonté arbitraire.
11. — Progrès — Mot prononcé à la fin d'une cérémonie.
12. — Employé — Opéra d'un compositeur français né dans la Sarthe.

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à NEUF MOIS	de date
à 102 $	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Lotion Capillaire

LLAURENSY

contre la chute des cheveux

Vente en gros
2, Rue Garcerie Saigon
Magasins Chaffanjon Hanoï

AU CINÉMA

MAJESTIC

SAIGON
HANOI

Les meilleurs films
dans
les meilleures salles

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement
Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

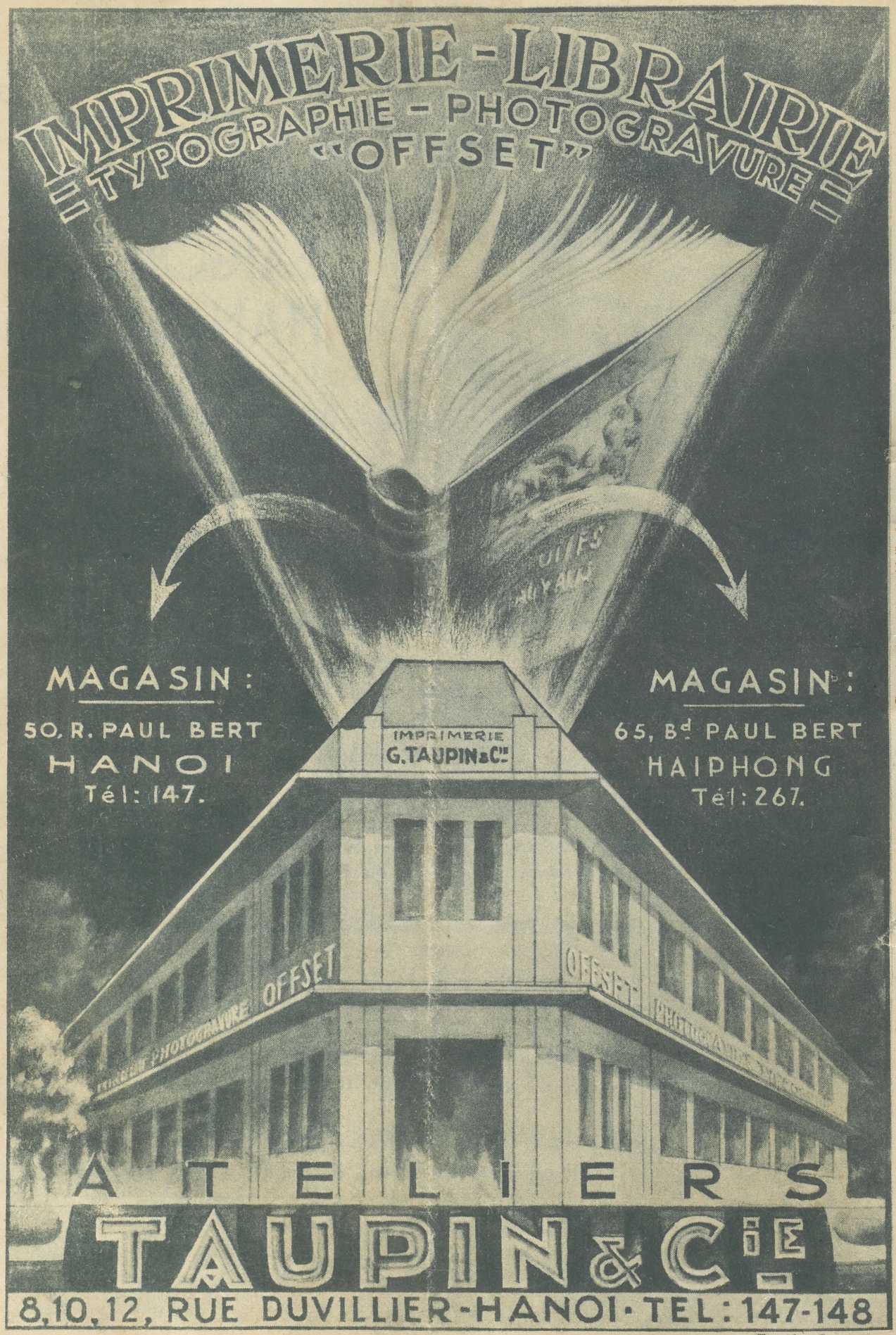
ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE
de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques